

GENÈSE DE LA CITÉ MÉDIÉVALE



Aix-en-Provence aux XIe - XIIe s. Report sur le plan dressé par E. Devoux en 1762.

Devenue résidence ordinaire du comte de Provence et siège de sa cour au début du XIIIe s., Aix connaît un essor démographique notable qui favorise l'installation de nombreuses communautés religieuses et hospitalières, et entraîne, par l'écllosion de faubourgs hors les murs, une forte dilatation de l'espace urbain.

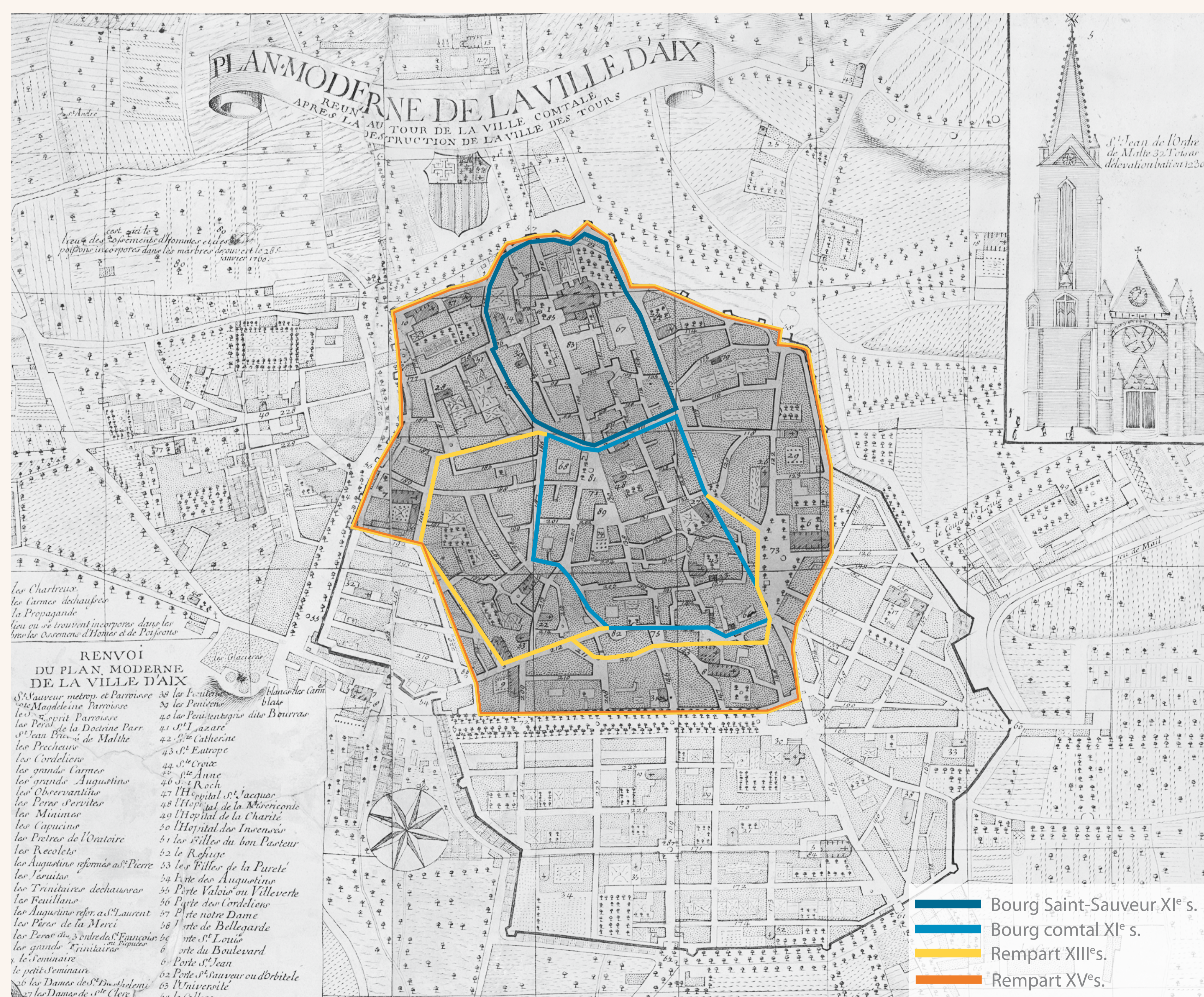
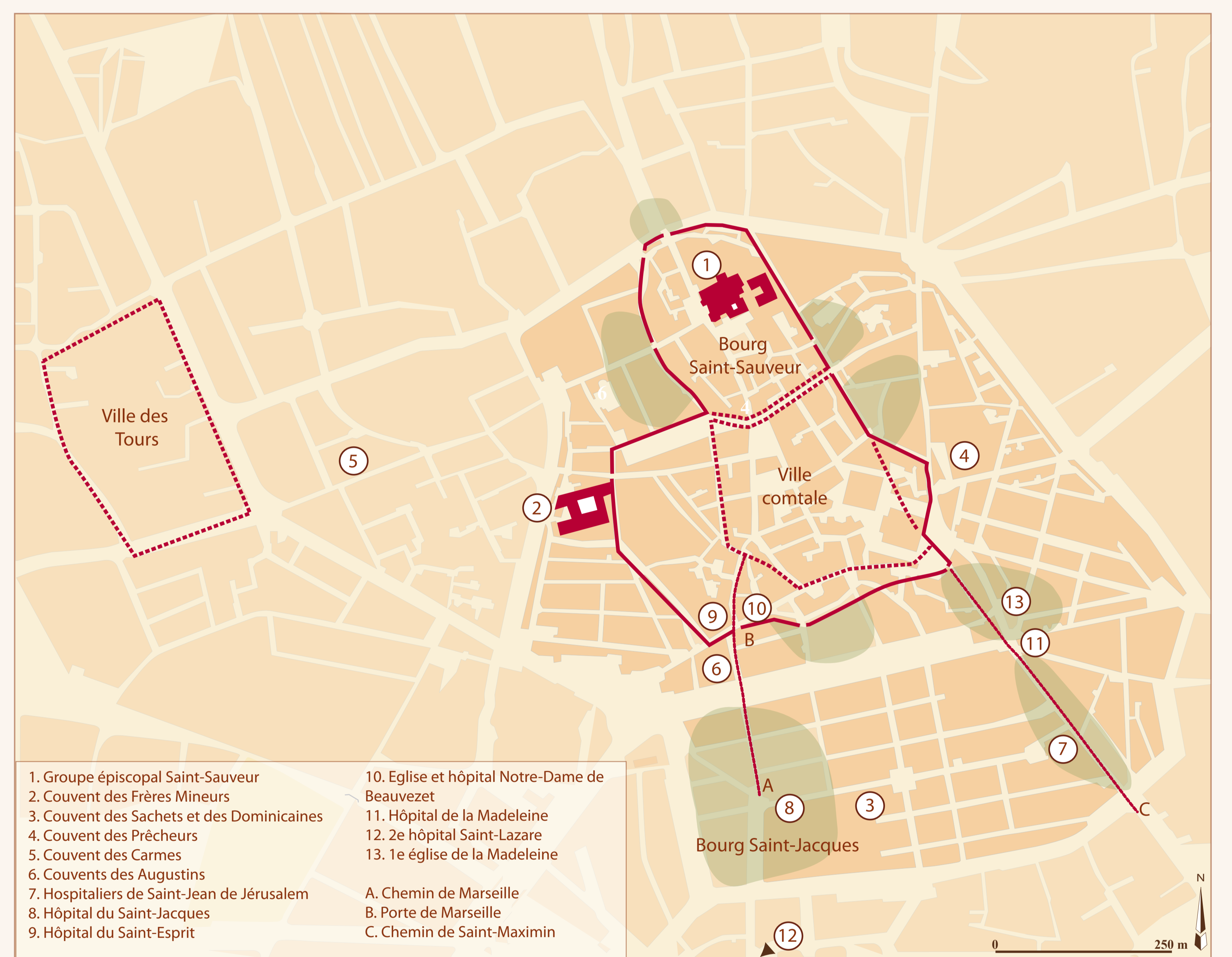
Aux abords de la ville comtale, les bourgs des Frères Mineurs, de Notre-Dame-de-Beauvezet et de Saint-Sulpice sont les premiers à intégrer le corps de ville, à la suite des élargissements successifs de l'enceinte, rapidement débordée par de nouveaux faubourgs.

La ville au XIIIe s. et ses faubourgs.

À l'orée du VIIIe s. qui marque l'entrée dans les temps médiévaux, le tissu urbain antique est en grande part défaits. Dans le semis de ruines gagnées par les cultures, trois pôles d'occupation se sont maintenus sur des sites majeurs de l'Antiquité, contribuant à la structure polynucléaire de la ville des XIe-XIIe s.

Restée tripartite pendant plusieurs siècles, la ville se recompose au XIIIe s., avec la réunion du bourg Saint-Sauveur et de la ville comtale. Occupant une infime partie de l'emprise urbaine antique, elle reste limitée, à l'est, par l'ancienne ligne de fortification romaine restituée en rive ouest de l'actuelle rue Pierre-et-Marie-Curie.

Il en a peut-être été de même au sud, où la limite urbaine antique dont le tracé des rues Marius-Reynaud et Espariat garde le souvenir, semble avoir été respectée jusqu'au XIIIe s.



Evolution de la ville d'Aix-en-Provence jusqu'au XVe s. Report sur le plan dressé par E. Devoux en 1762.

Dès avant la grande peste (1348), Aix accuse pourtant un ralentissement économique et démographique. Frappée par l'épidémie qui lui fait perdre la moitié de ses habitants, la ville s'installe, pour plusieurs décennies, dans un contexte de crise avec des désordres politiques et un climat d'insécurité permanents. Si l'enveloppe urbaine s'agrandit, mettant les faubourgs ouest et sud à l'abri de nouveaux remparts, l'habitat intra-muros s'étirole et la périphérie urbaine se vide de ses habitants.

Trop à l'écart, la ville des Tours et le bourg Saint-Jean sont progressivement désertés, tandis que, entre 1350 et 1360, les couvents extra-muros des Carmes, des Clarisses et des Dominicaines sont rasés et leurs communautés transférées en ville.

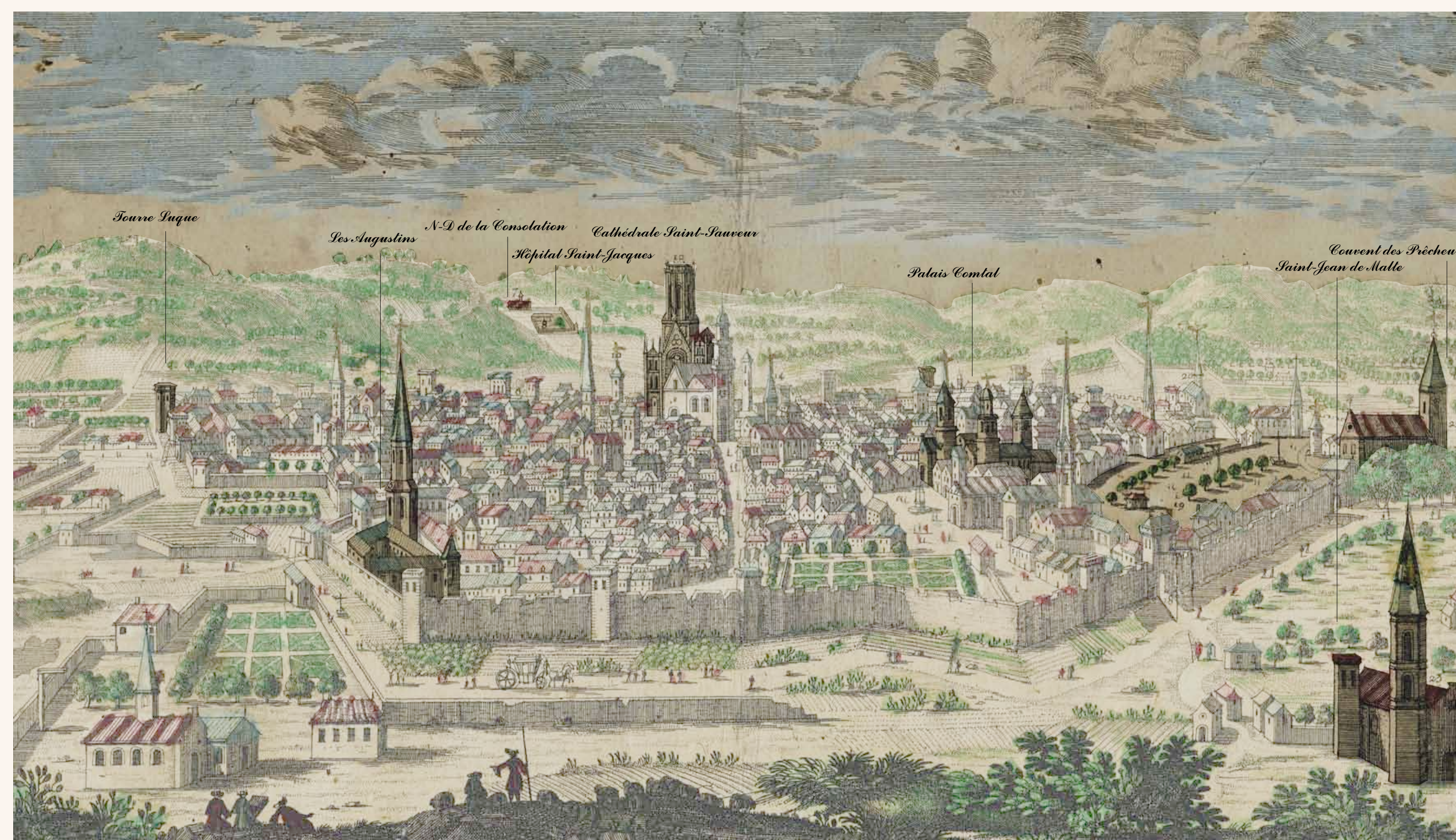
VERS LA VILLE MODERNE

Dans ce contexte difficile qui a remodelé le paysage urbain, le XVe s. apparaît comme une période de reprise économique dont on mesure l'ampleur à l'accroissement, dans les archives, des mentions des lieux de production et de commerce (aires à battre, tuileries, forges, teintureries, tanneries, auberges ...).

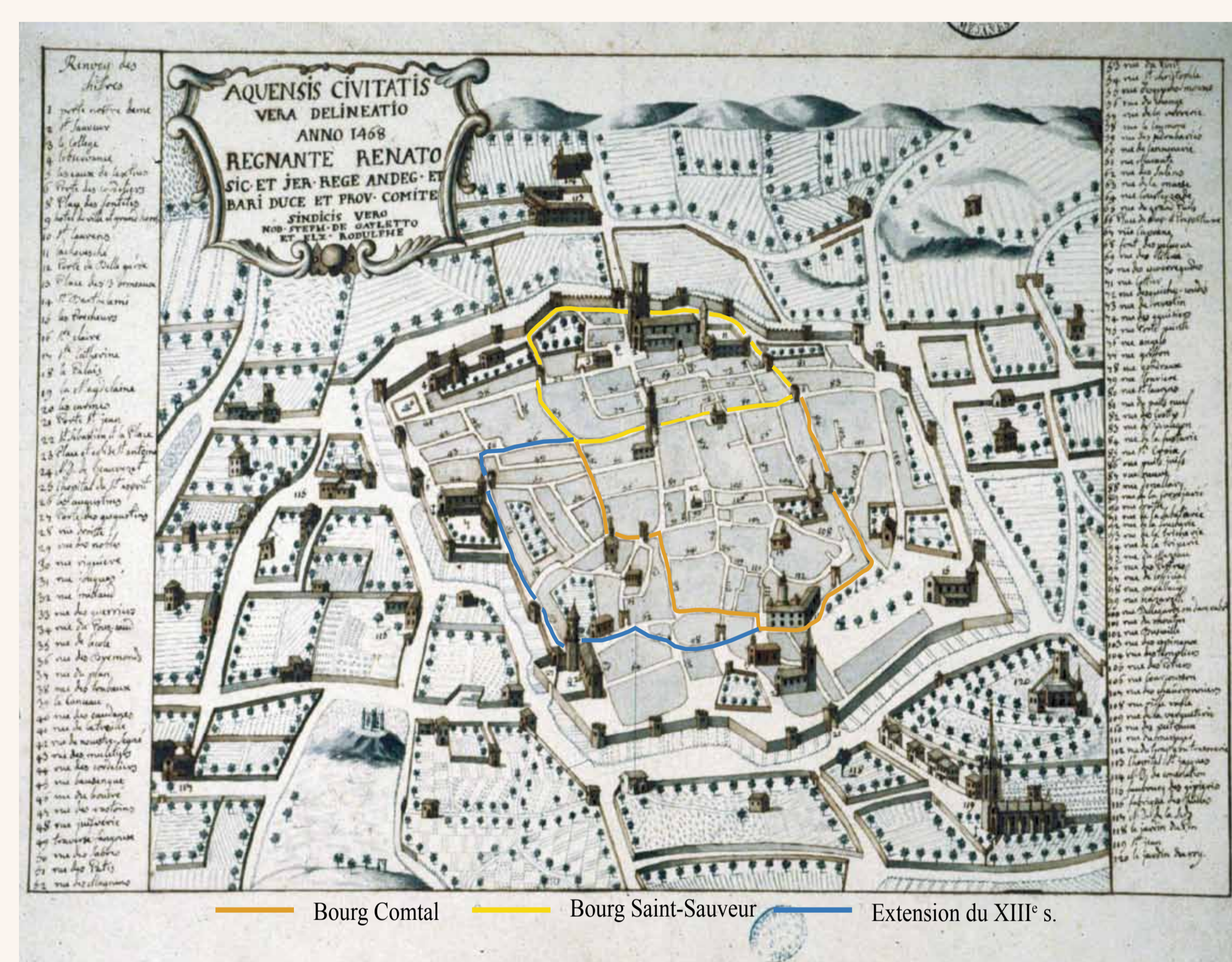
Un nouvel élargissement de l'enveloppe urbaine intègre au corps de ville le quartier Bellegarde et le couvent des Prêcheurs, au début du siècle. L'espace fortifié dont la superficie atteint alors 32 ha, laisse encore une large place aux terrains vagues (quartier des thermes) et aux activités agricoles (jardins et vergers près de la Madeleine, bergeries rue Mignet), alors que la campagne est présente aux portes de la ville.

L'activité constructrice témoigne de ce regain de vitalité. Elle est d'abord le fait des communautés religieuses dont les établissements, dans la continuité du mouvement amorcé dans les années 1370, font l'objet d'importantes campagnes de construction, d'agrandissement et de couvrement. Elle se perçoit aussi dans la multiplication des équipements collectifs : chapelles (Sainte-Eutrope, Saint-Sébastien, auxquelles s'ajoutent les chapelles de confréries), établissements d'accueil et d'enseignement (université, collège, hôpital de Notre-Dame-de-Pitié).

Dès 1453, la fréquentation plus régulière d'Aix par le roi René qui y établit sa cour en 1471, dynamise la construction civile, jusqu'alors restée à l'écart des grands projets. Entre 1451 et 1452, l'ancien palais comtal est agrandi d'une nouvelle aile à l'est et, en 1471, pour mettre en valeur cette élévation, est créée la place des Prêcheurs, dont les abords sont investis par les hôtels des officiers royaux. Jusqu'au milieu du XVIIe s., cette place, premier projet de l'urbanisme aixois, est restée la seule grande place d'Aix-en-Provence.



Plan de la ville d'Aix, par Pierre Aveline le vieux (1656-1722).



L'« Ancien plan de la Ville d'Aix en l'année 1468 du règne du roi René, roi de Sicile et de Jérusalem, duc de Bar et d'Anjou, et comte de Provence », réalisé en 1749 par Honoré Coussin à la demande de la Communauté.



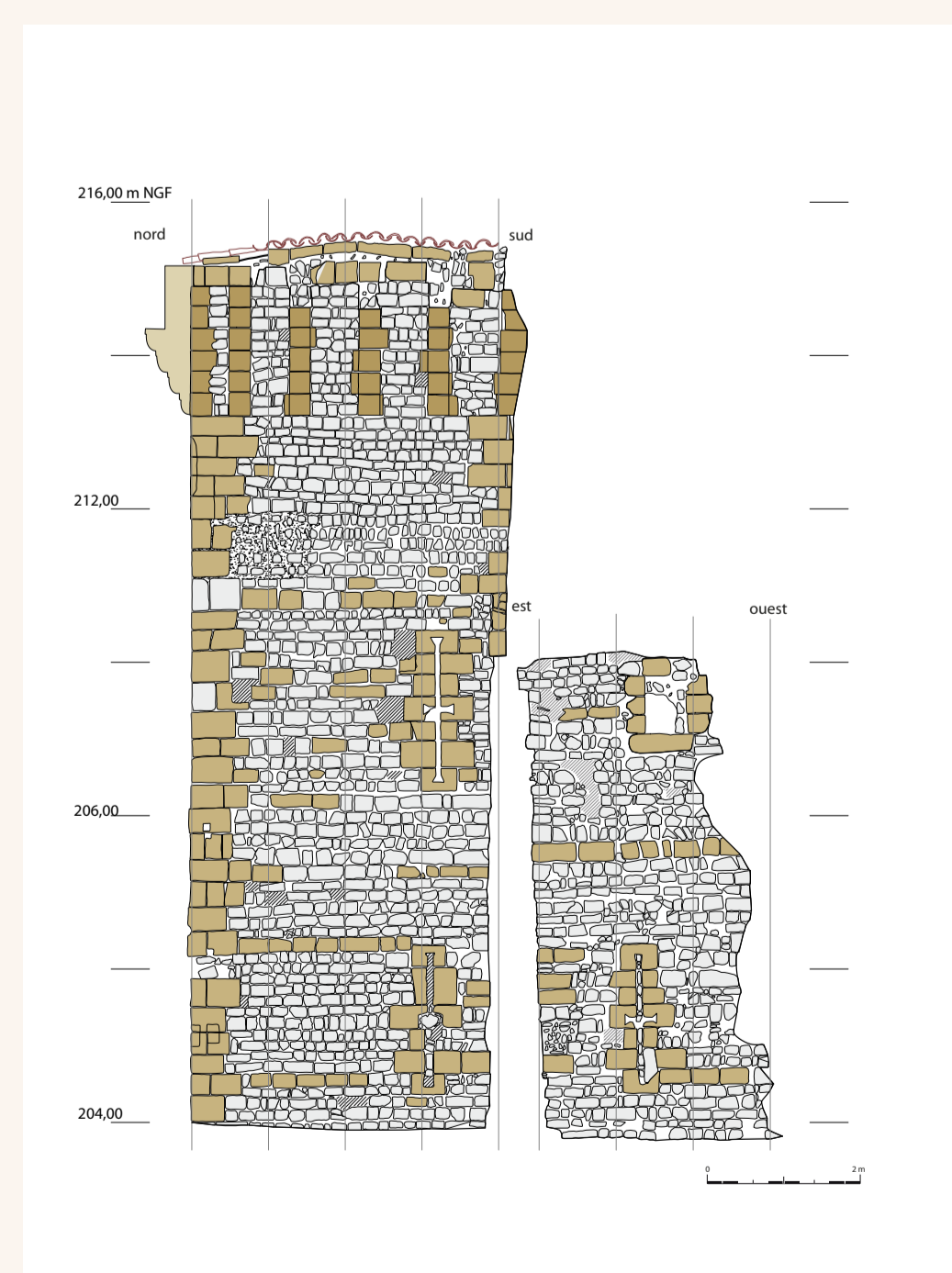
La tour Bellegarde et sa courtine orientale, lors de la construction du parking Bellegarde.

La tour Bellegarde

Cette tour quadrangulaire qui s'élève en rive nord de la rue Cloubet, est l'un des rares vestiges de l'enceinte urbaine construite au début du XVe s., autour du faubourg Bellegarde. Visible sur plus de 11 m de haut, elle avait une élévation bien plus importante, dont la partie basse est aujourd'hui masquée par les comblements de l'ancien fossé qui doublait au nord la défense.

Les travaux de restauration projetés à l'occasion de la restructuration du collège Campra, ont donné l'occasion d'en faire un relevé architectural complet.

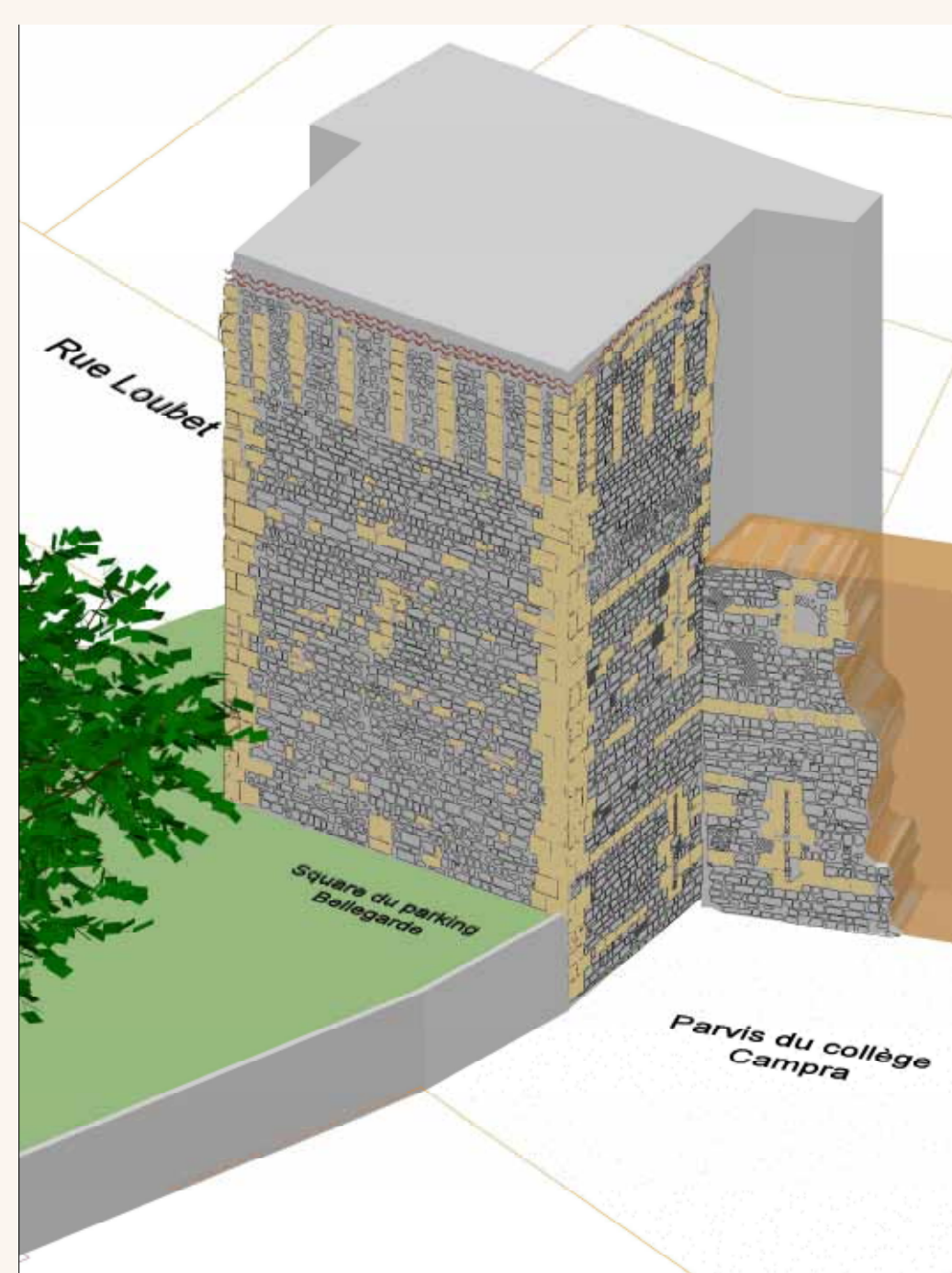
Il s'agit d'une construction parementée de moellons, qui réserve la pierre de taille aux arêtes de l'édifice, aux archères cruciformes et aux mâchicoulis sur consoles formant, au sommet du mur, un chemin de ronde. L'hétérogénéité des matériaux et leur mise en œuvre souvent peu soignée témoignent d'une exécution rapide. Les transformations qui, dans le courant du XVIIIe s., ont touché cette tour, trahissent un abandon du dispositif défensif, progressivement colonisé par l'habitat.



Relevé au pierre à pierre des façades de la tour Bellegarde et de ses courtines.



Élévation occidentale de la tour Bellegarde, après restauration.



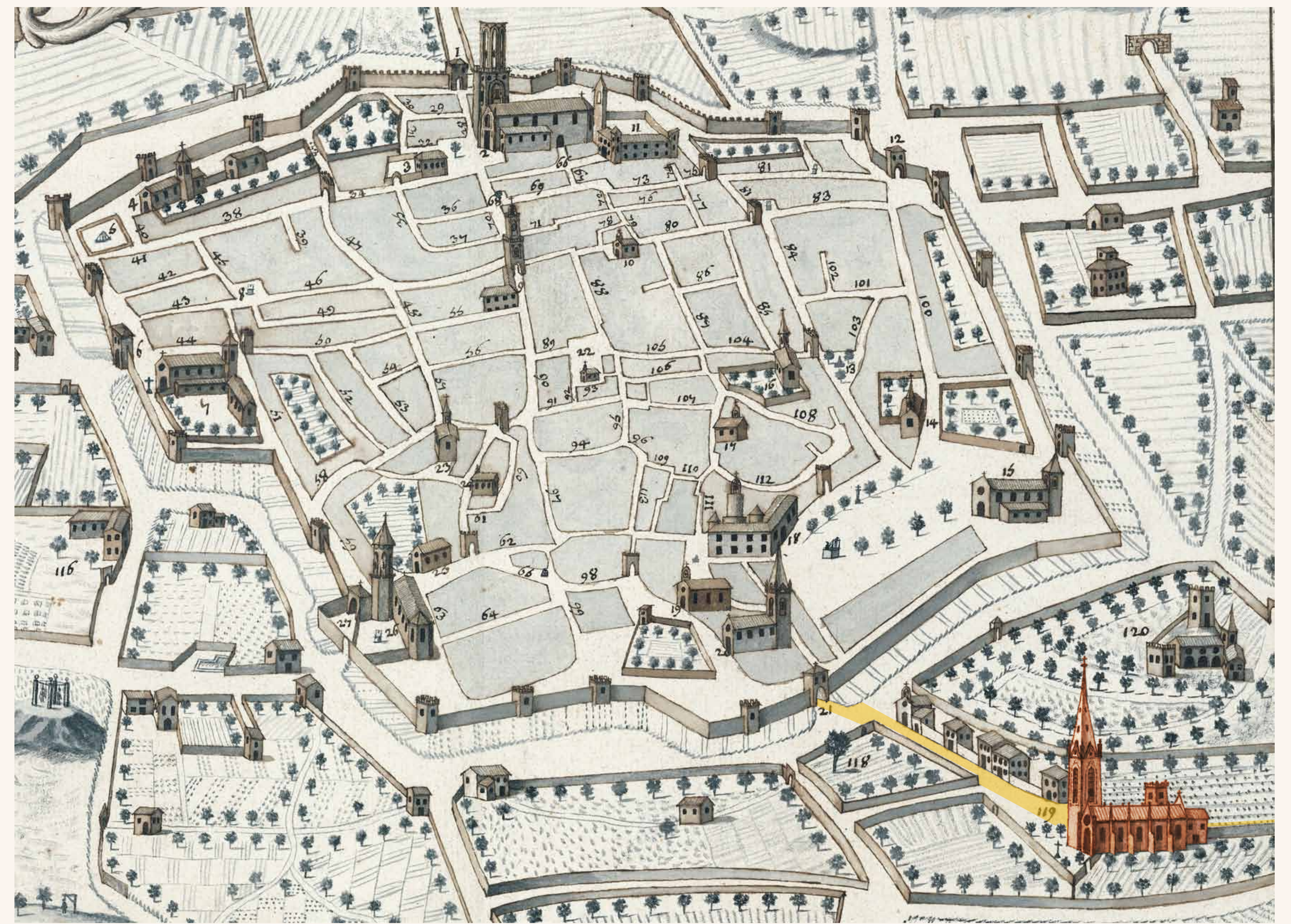
Montage axonométrique du relevé de la tour Bellegarde.

UN PRIEURÉ D'ORDRE MILITAIRE...

Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'établissent à Aix entre 1180 et 1192, dans un quartier situé à 600 m du corps de ville et traversé par le chemin de Saint-Maximin (rue d'Italie).

On leur connaît, dès avant le milieu du XIII^e s., un hôpital pour les pauvres et les malades, et une chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste. Nécropole dynastique de la maison de Barcelone, cet édifice est reconstruit et agrandi à plusieurs reprises, notamment entre 1272 et 1278, par Charles I^{er} d'Anjou qui en fait le premier édifice en Provence à intégrer les formes du gothique rayonnant septentrional.

Les fouilles archéologiques conduites en 1995 et 2001, à l'occasion de la restructuration du musée Granet, ont éclairé les dispositions originelles du prieuré médiéval qui a été entièrement reconstruit au XVII^e s.



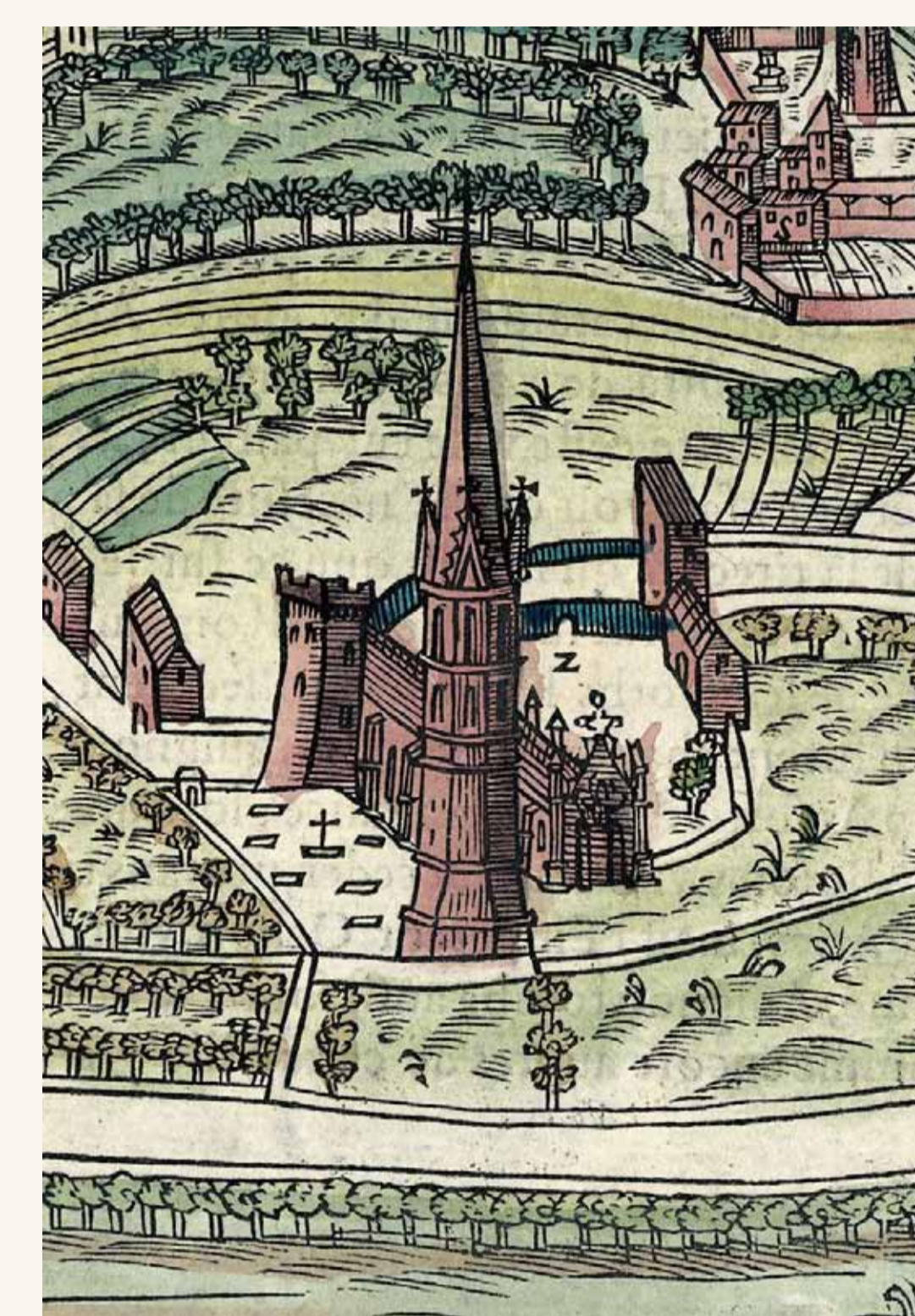
Copie aquarellée du plan d'Aix en 1468 de Honoré Cousin.

La commanderie médiévale

C'est au sud de l'église que se développaient le prieuré primitif et ses dépendances, confinées, à l'ouest, par un mur nord-sud. Peut-être issus de la campagne de construction de 1261, les vestiges mis au jour sont ceux d'une grande salle dallée de 125 m² (A), de deux pièces, au sud (C et D) et, au nord, d'une aire d'ensilage reconnaissable grâce aux grandes fosses laissées par les silos à grains enterrés (B).

Au début du XIV^e s., de nouvelles constructions s'insèrent entre le mur de clôture ouest et le grand bâtiment A, et, à la fin du siècle, le site est fortifié pour échapper à la destruction qui frappe alors la plupart des établissements religieux extra-muros. Le puissant mur de 2,30 à 3 m d'épaisseur (G) construit au sud du prieuré, est resté en élévation jusque dans le courant du XVI^e s., comme en témoigne le plan dressé par François de Belleforest, en 1573.

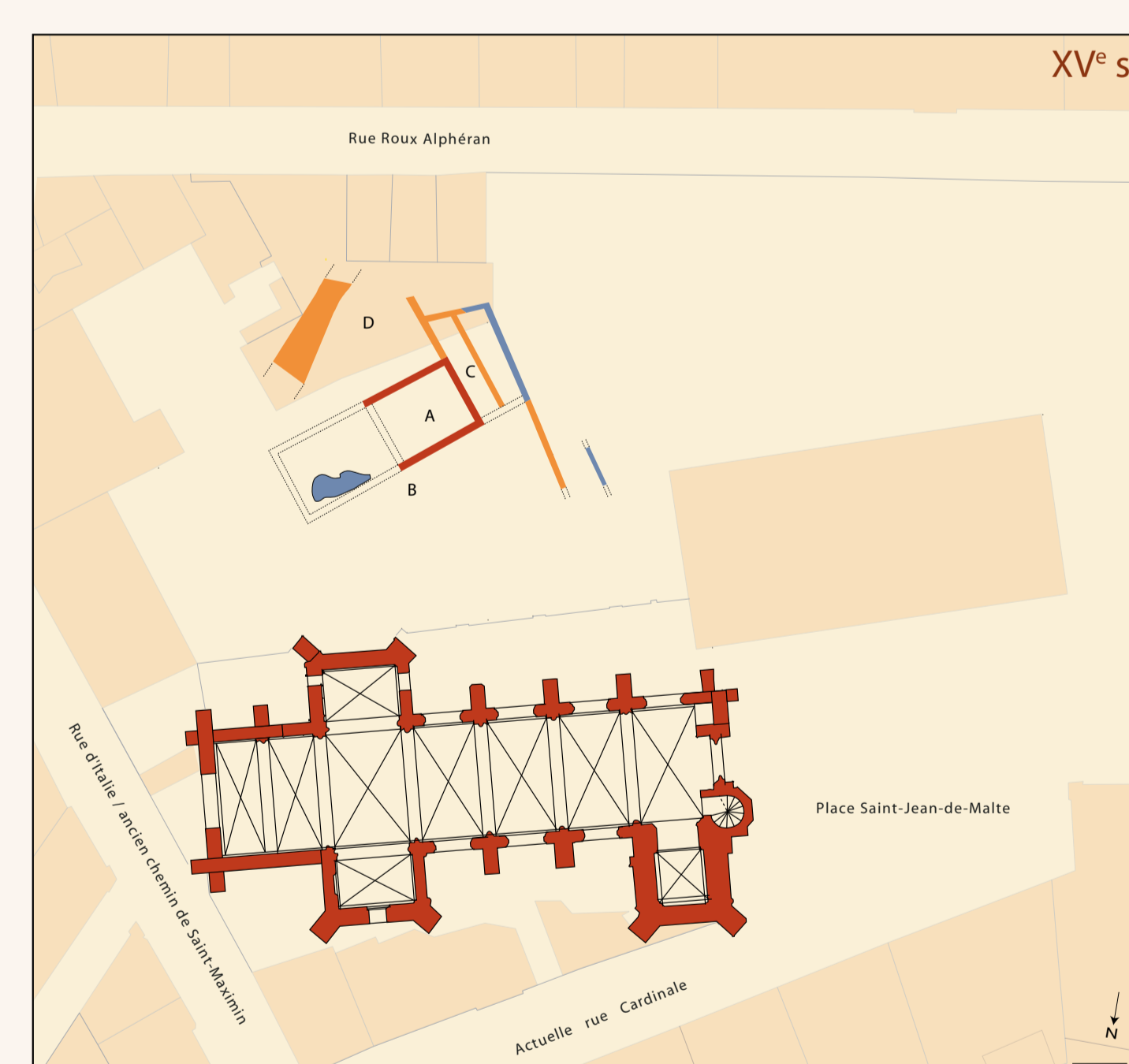
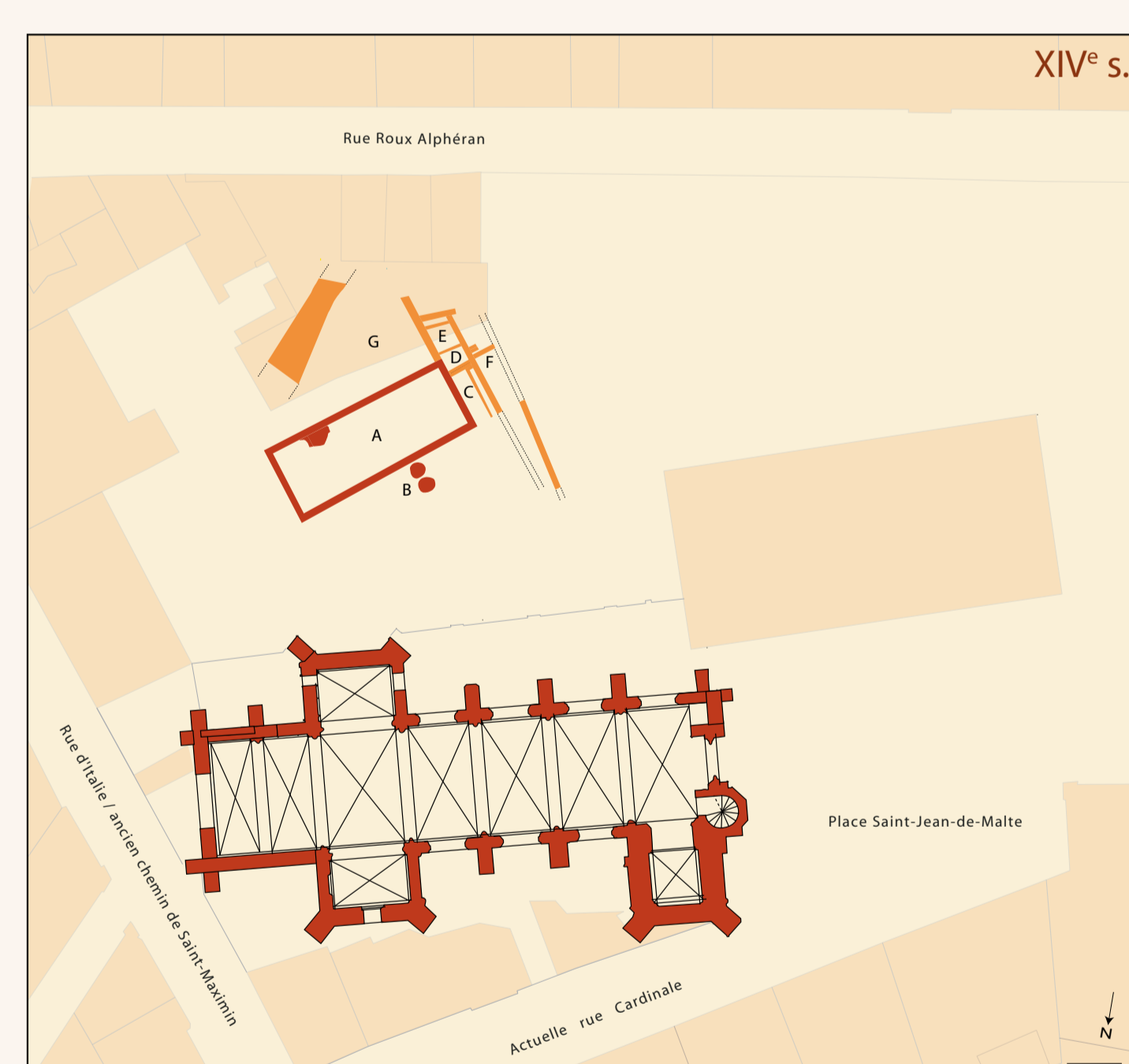
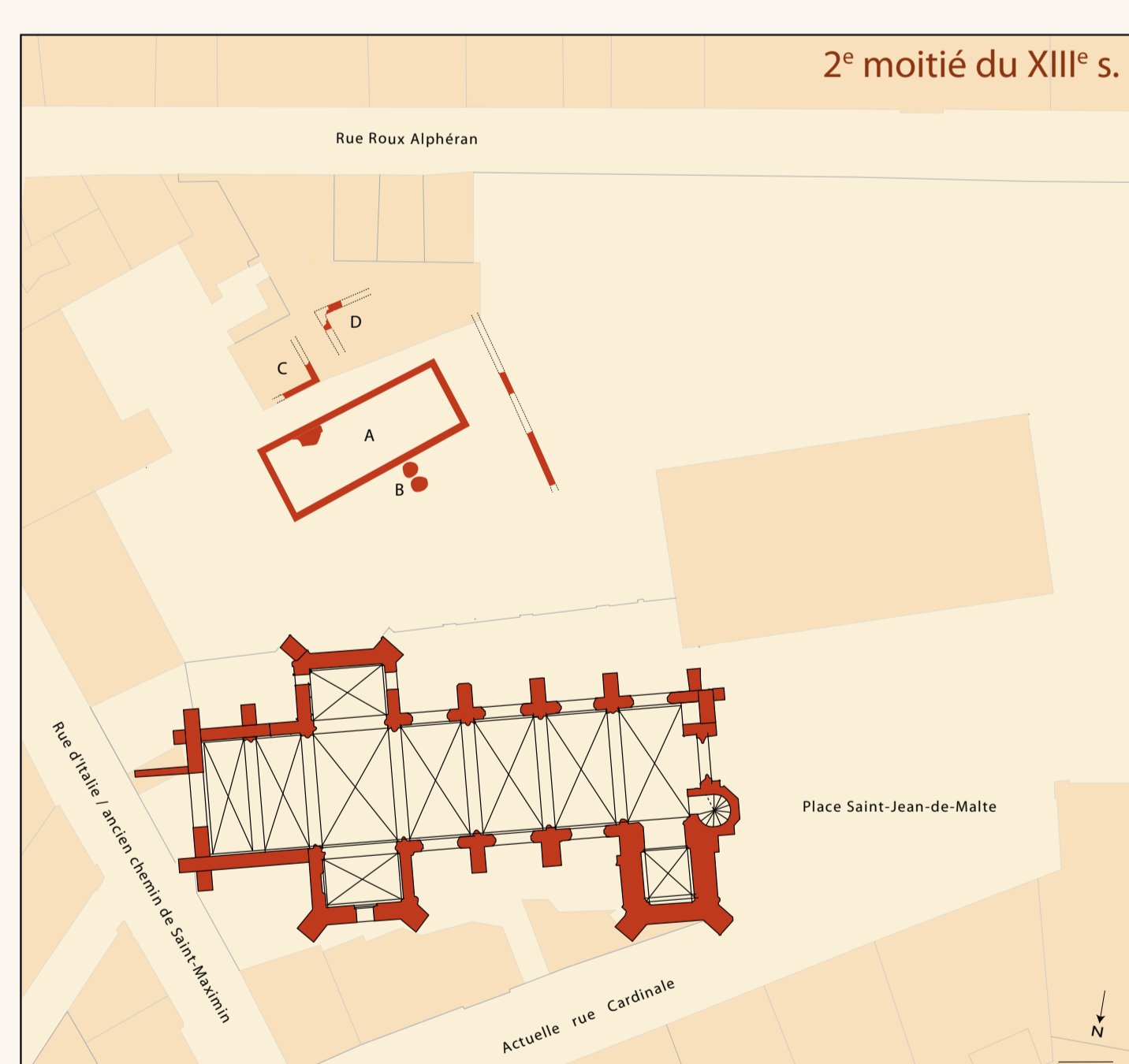
A partir du XV^e s., les annexes situées à l'ouest sont démantelées pour laisser place à des espaces plus amples (C). A l'est, d'autres bâtiments, abandonnés, se remplissent de débris de démolition.



La commanderie de Saint-Jean des Hospitaliers. Extrait du plan de Belleforest, 1573.



Salle dallée du prieuré primitif.



Evolution de la commanderie entre la seconde moitié du XIII^e s. et le XV^e s.



Salle caladée du prieuré primitif.



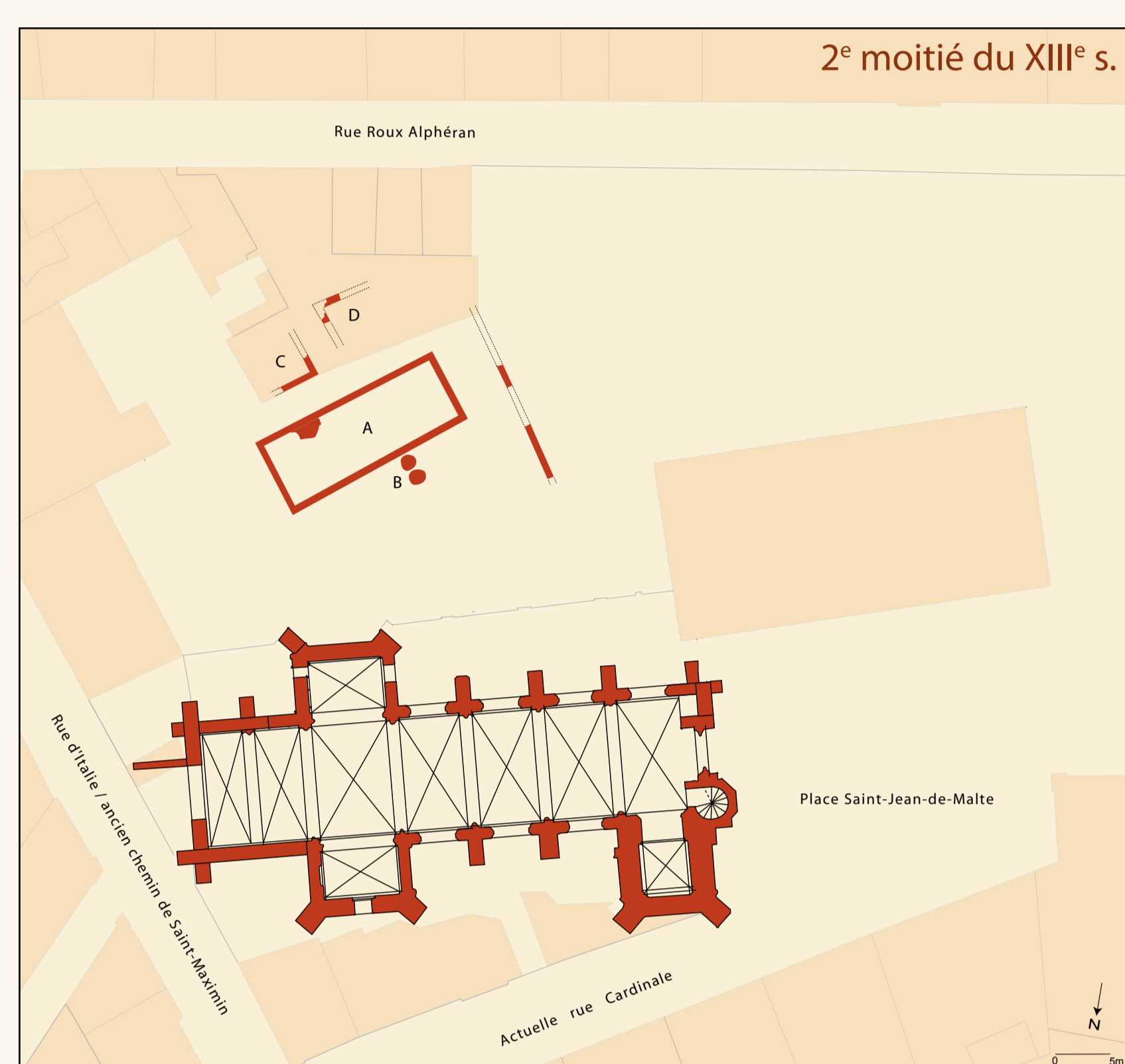
Aire d'ensilage.

...SAINT JEAN DE MALTE

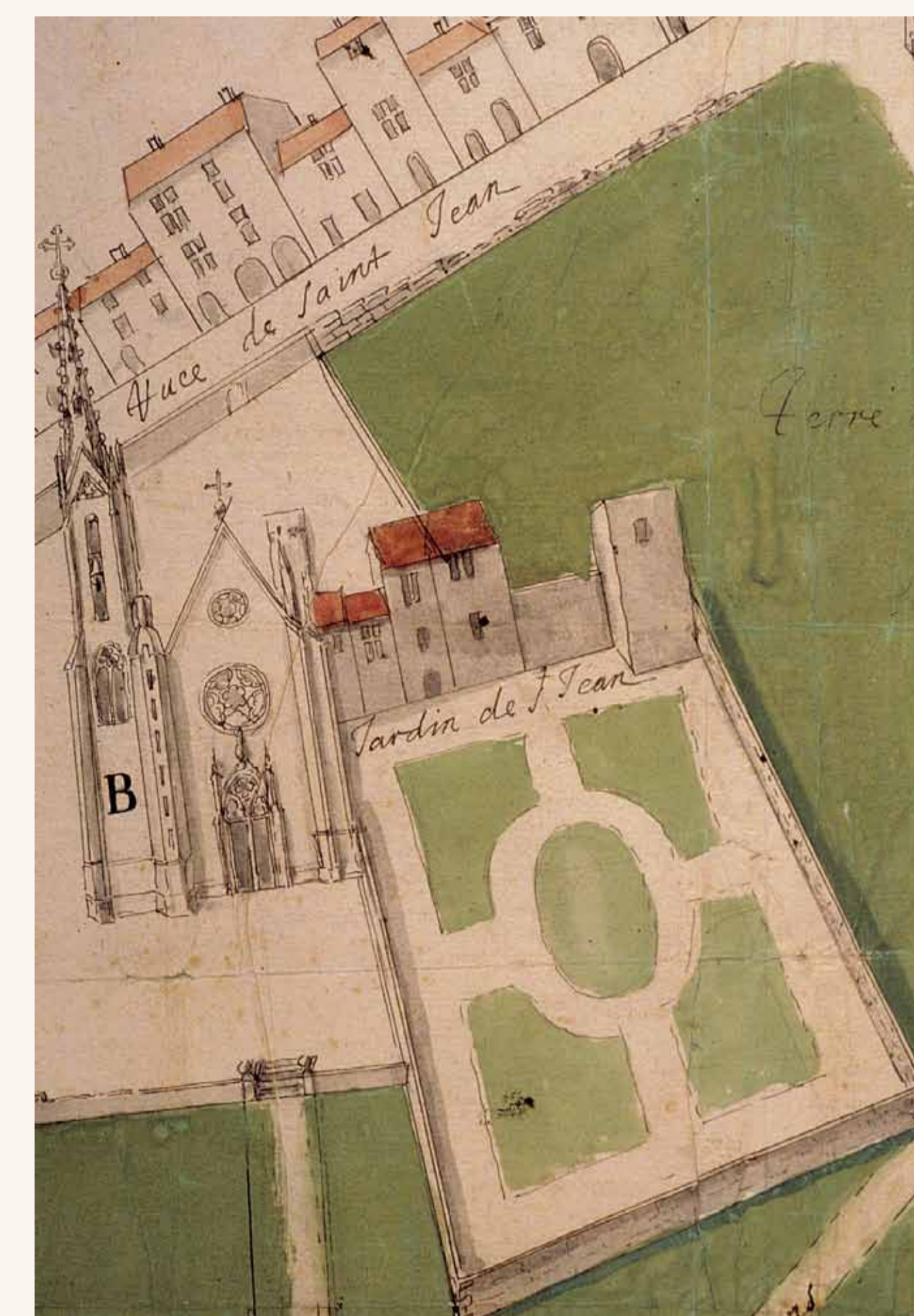
À partir du XVI^e s., les bâtiments de la commanderie, devenue Saint-Jean de Malte en 1530, se redéplient progressivement vers l'ouest.

Il faut sans doute voir dans la brèche de plus de 5 m de large (E), reconnue sur 30 m de long, un élément de fortification éphémère. Rempart démantelé ou fossé défensif, cet aménagement qui a détruit de nombreuses maçonneries, est lié au passage des troupes impériales ou aux guerres civiles de la Ligue (1584-1593).

Au début du XVII^e s., les transformations apportées au prieuré intègrent les anciennes maçonneries médiévales encore en élévation dans un nouvel ensemble désormais orienté nord-ouest/sud-est.



Evolution de la commanderie depuis le XVI^e s. jusqu'aux travaux de Viany.



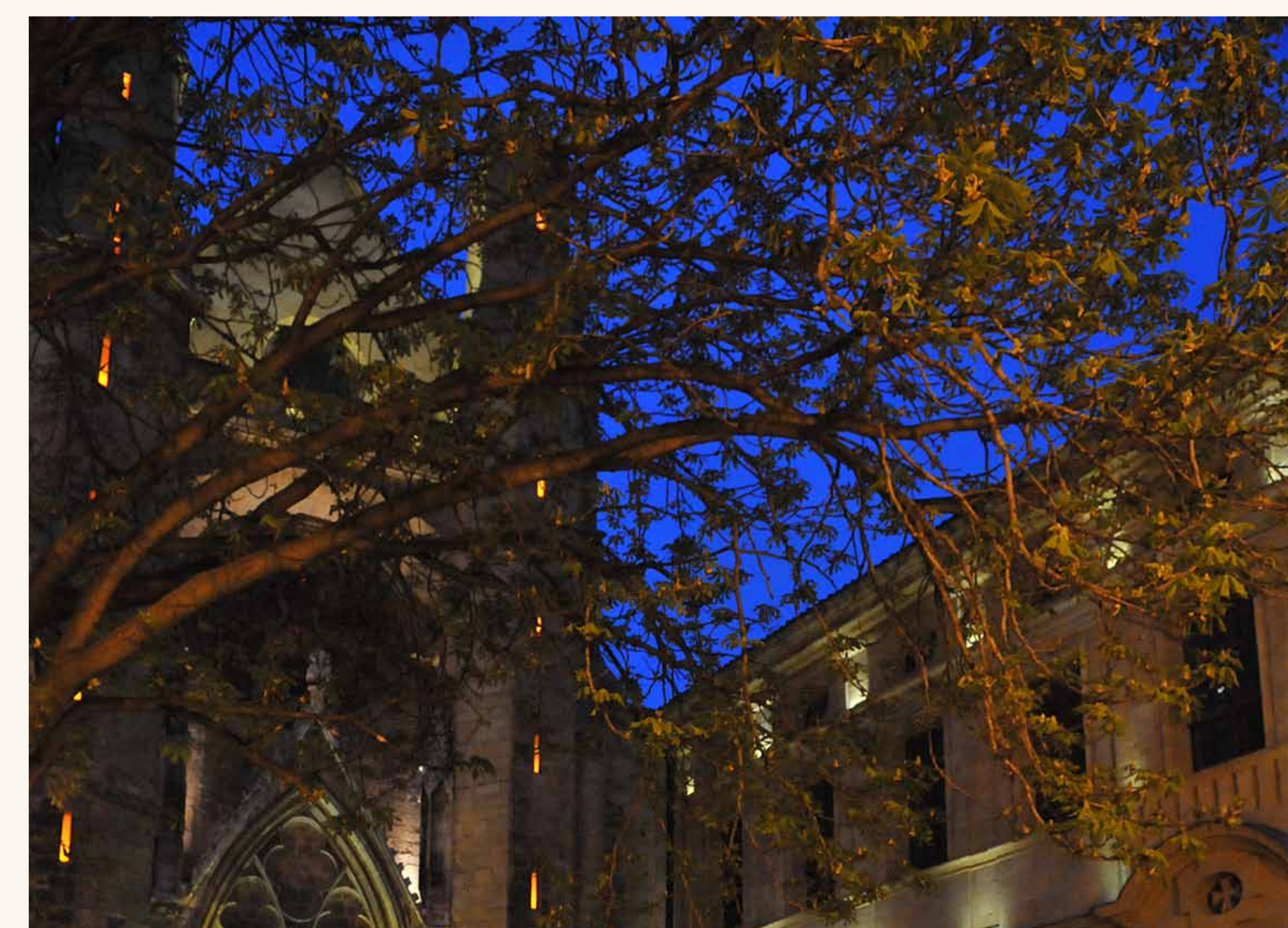
Détail d'une vue cavalière du prieuré dessinée par Rudolf Ziegler, en 1659.

Le prieuré de Viany

Trop vétuste pour être restaurée, la maison prieurale est détruite dans les années 1670 et laisse place à un nouveau bâtiment orienté différemment. Respectant les alignements du quartier Mazarin dont fait désormais partie la commanderie, ce palais urbain voulu par le prieur Jean-Claude Viany, est établi au sud-ouest de l'église et doté de vastes jardins, au sud. Il accueille aujourd'hui le musée Granet.



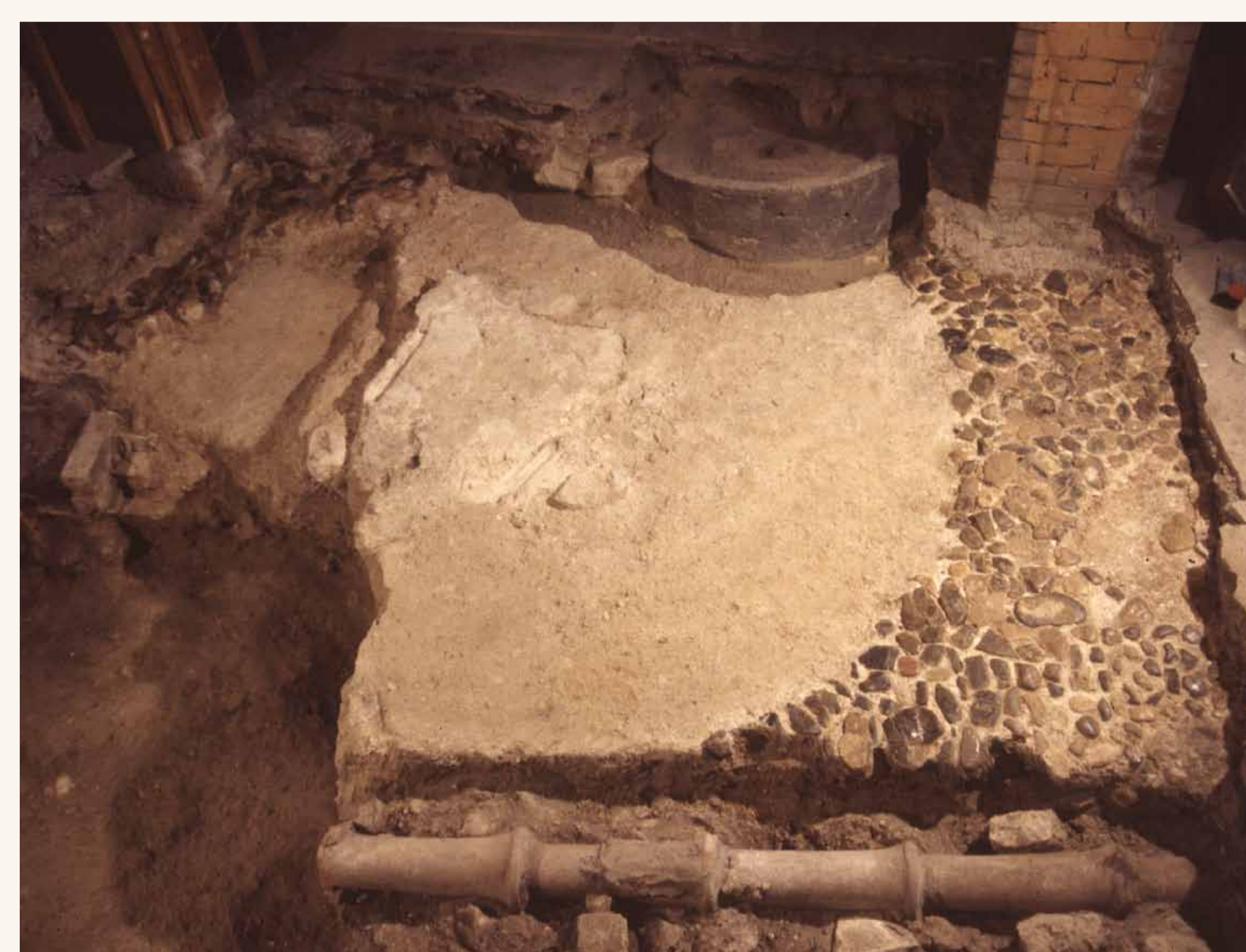
Puits monumental.



Façade du prieuré construit par Viany. Cliché Jean-Claude Carbone - Direction Communication, Ville d'Aix-en-Provence.

Le moulin à sang de la rue Longue-Saint-Jean

Tirant parti des opportunités qu'offraient les terrains de l'Ordre, Viany fait construire plusieurs édifices. Entre 1688 et 1696, il aménage, le long de la rue Longue-Saint-Jean (actuelle rue Roux-Alphéran), un moulin à huile. La fouille de 2001 a révélé les derniers aménagements de sa salle de travail caladée : la grande auge dans laquelle étaient broyées les olives, deux meules, le mur de chapelle où étaient encastrés deux pressoirs à vis pour le pressurage de la pâte d'olives, un foyer pour chauffer l'eau en vue d'une seconde pression, deux cuves de décantation carrelées qui recevaient cette huile de second choix destinée à l'éclairage, enfin, les « enfers », grande citerne souterraine où étaient rejetées les eaux grasses.



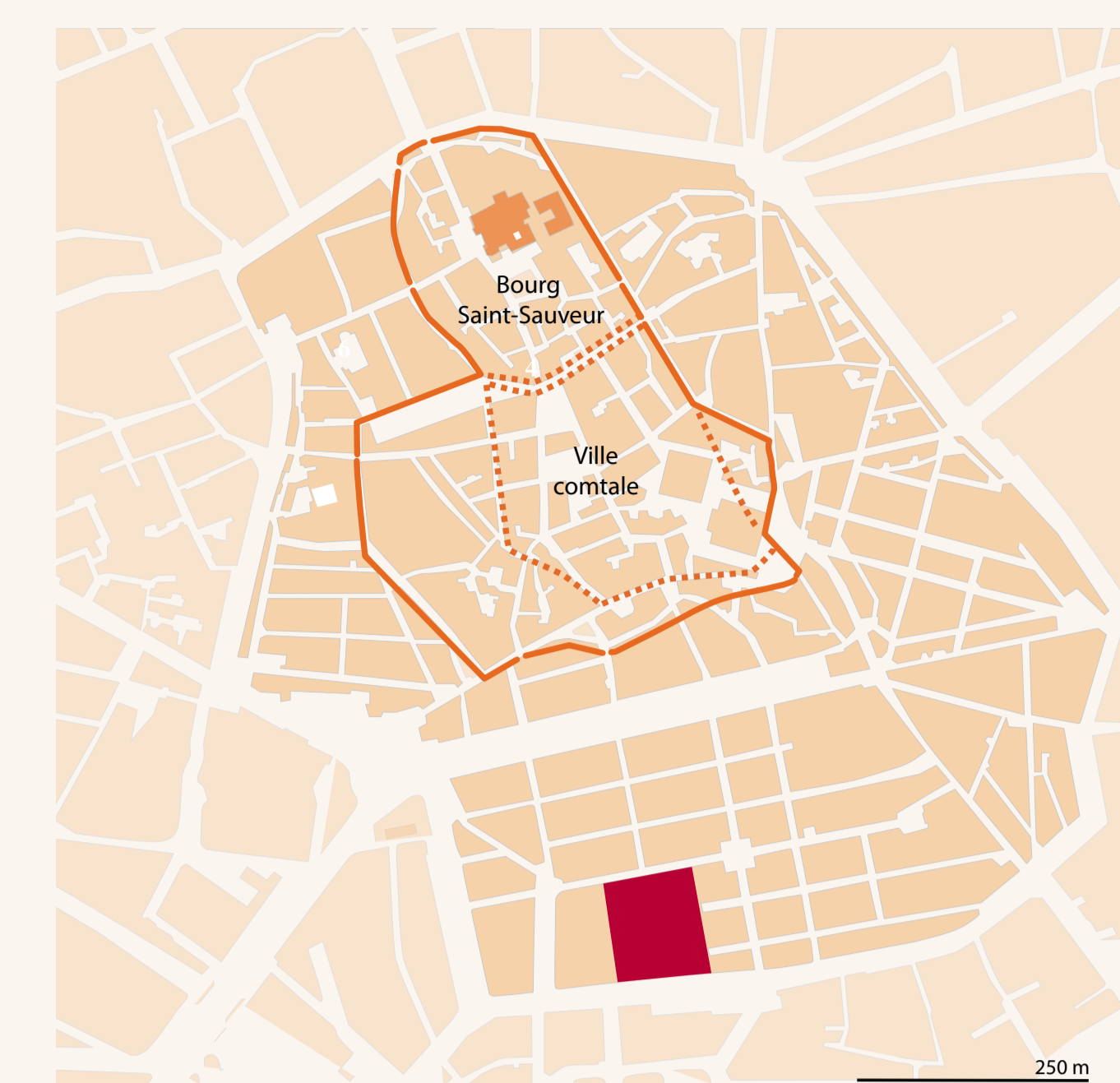
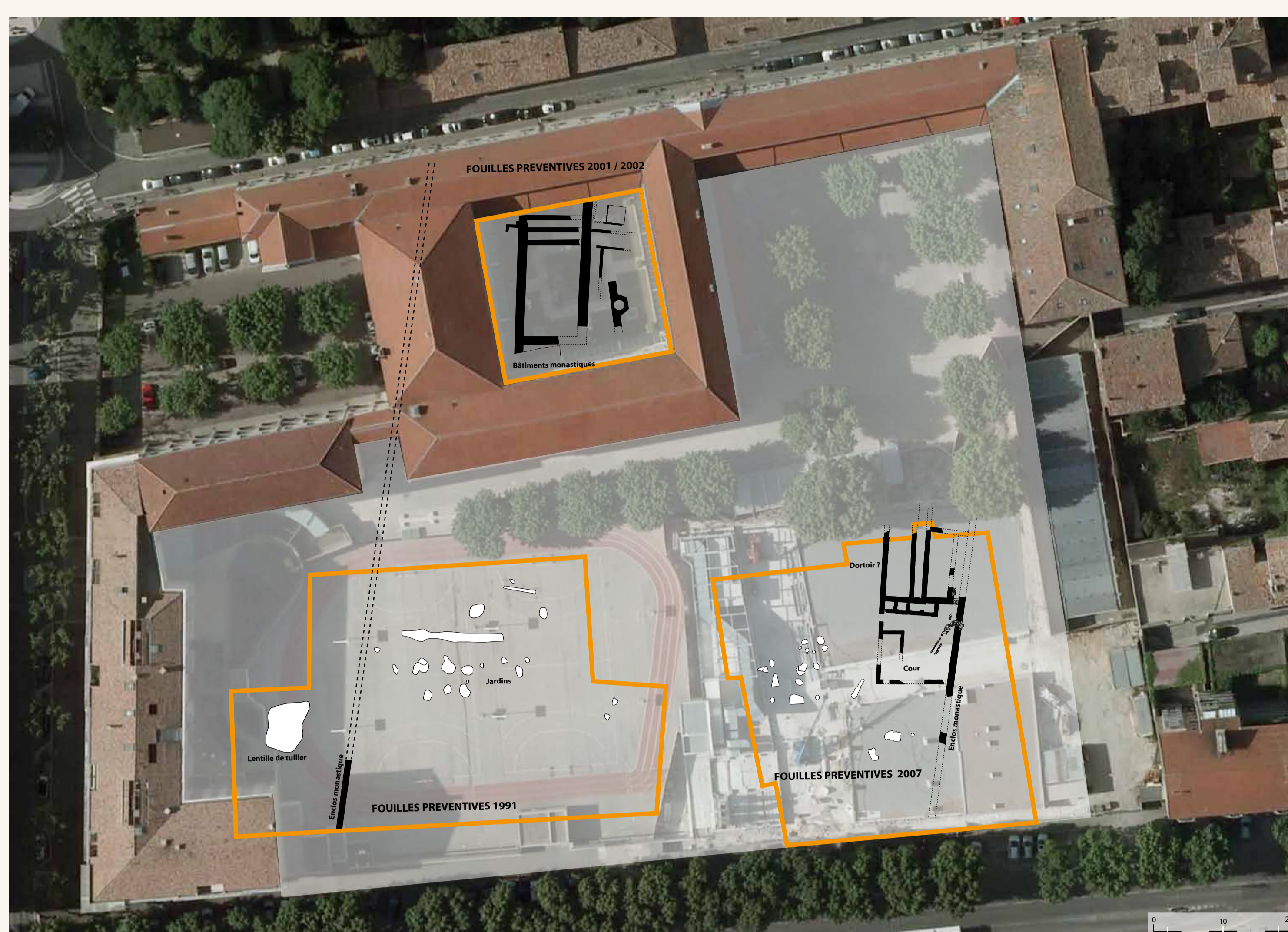
Emplacement de la grande auge où les olives étaient triturées.



Sol de la grande salle avec à droite, l'emplacement des cuves aménagées au pied du dispositif de pressurage. Au centre accès aux « enfers ».

LE COUVENT ROYAL DES DOMINICAINES DE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH

En 1292, Charles II d'Anjou achète plusieurs parcelles au sud de la ville d'Aix, pour y faire édifier un couvent destiné, comme son pendant masculin de Saint-Maximin (Var), à accueillir cent moniales dominicaines qu'il dote de nombreux revenus et biens fonciers. Ce projet monumental qui fait figure d'exception dans le paysage religieux aixois, a nécessité plusieurs années de travaux. On doit aux opérations archéologiques réalisées entre 1989 et 2007, dans l'enceinte du collège Mignet, de connaître les dispositions de ce couvent, détruit après le milieu du XIV^e s.



▲ Localisation du couvent par rapport à la ville médiévale.

◀ Report des vestiges du couvent sur l'orthophoto de la ville contemporaine.

De l'enclos monastique que Véran d'Esclapon décrit, en 1379, comme un grand quadrilatère ceint de hauts murs, les fouilles ont reconnu les limites est et ouest. Entre ces deux murs de clôture distants de 90 m, les vestiges se répartissent, du nord au sud, sur plus de 100 m, permettant de restituer à l'établissement plus de 9000 m² de superficie.



◀ Vue générale du chantier de fouille ouvert dans l'emprise du collège Mignet, en 2007.

Au sein de cet enclos, se dégagent trois secteurs d'occupation. Les bâtiments monastiques, leurs communs et les jardins d'agrément prennent place au nord-ouest : vaste salle rectangulaire interprétée comme le réfectoire ou la salle du chapitre, cuisines avec cheminée, foyers, éviers, puits monumental.



Puits monumental découvert en 2001. Il était pourvu d'une margelle en pierre de taille à pans coupés.



Restée longtemps non bâtie, la zone sud était dévolue au jardinage et aux rejets domestiques. Les fosses dépotoirs qui y ont été creusées, ont livré des restes alimentaires, des objets et de la vaisselle de grande qualité, qui illustrent la richesse de la communauté.

Certaines moniales sont issues de l'aristocratie provençale et Charles II y fera même élever sa fille Béatrice.

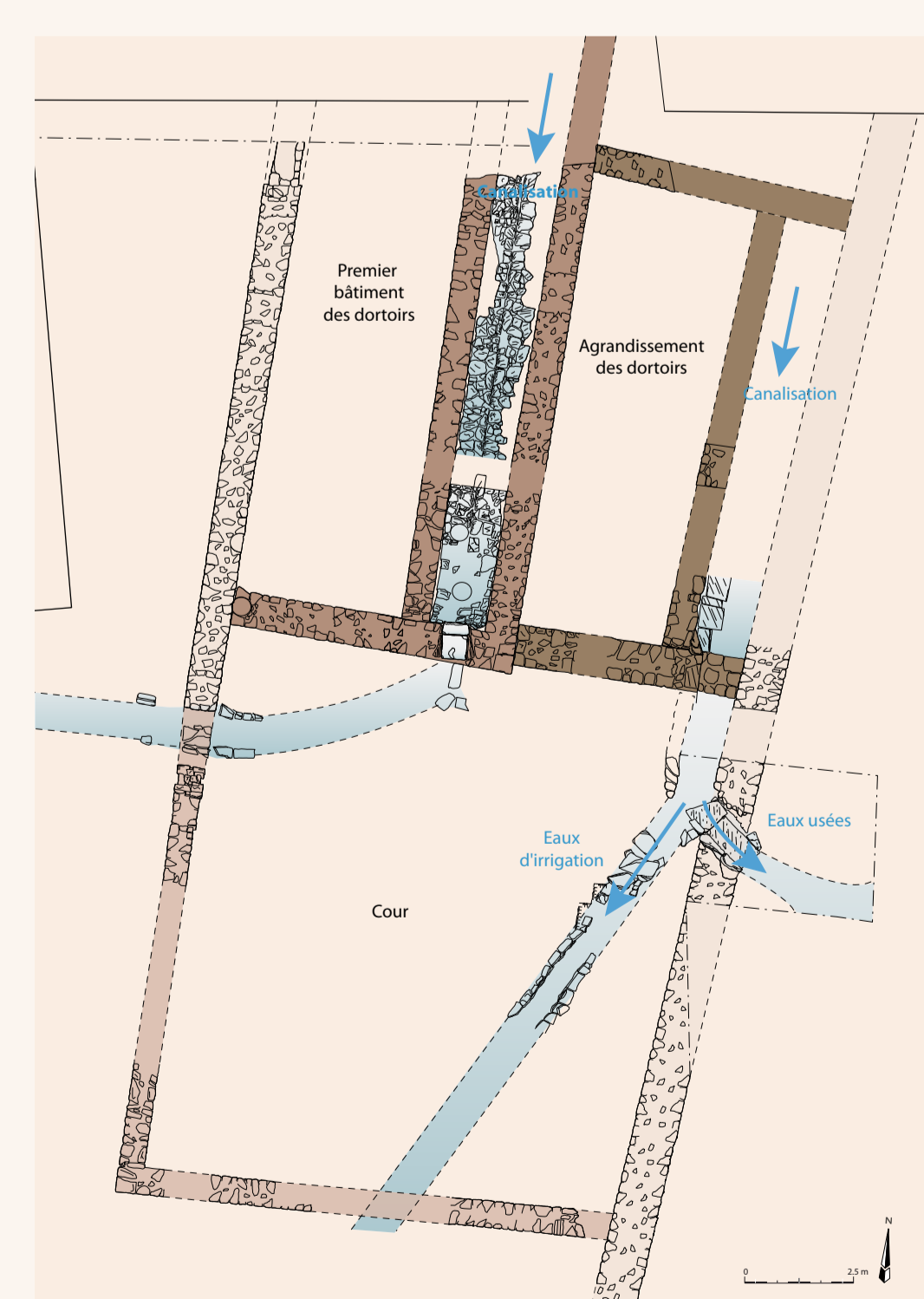
Vue d'ensemble de la zone de jardin et des fosses dépotoir qui en perforant le sol.

Au sud-est enfin, les jardins ont été réduits, peut-être dès le début XIV^e s., par un bâtiment construit en deux temps et associé à une cour. La présence, au rez-de-chaussée, de deux canalisations permet d'envisager, à l'étage, celle de dortoirs dotés de latrines que le

passage d'eaux canalisées permettait de purger.

Il s'agit peut-être des eaux d'un bras de la Torse et du puits de la Madeleine, dont on sait qu'elles étaient acheminées jusqu'aux jardins des Dominicaines, depuis la fin du XIII^e s.

En aval du système, un dédoublement des réseaux exutoires permettait, par un jeu de martelières, de rejeter les eaux sales à l'extérieur de l'enclos monastique, ou de conduire les eaux d'irrigation vers les jardins.



Plan du système d'évacuation des eaux usées.



Canalisation aménagée entre deux murs dont les matériaux ont été récupérés.



Canal d'un égout.



Croisement de deux canalisations d'eaux usées avec dispositif de martelière.

Les religieuses n'ont occupé cet établissement qu'une soixantaine d'années, contraintes à se replier à l'abri des murs de la ville en 1358.

Leur couvent fait alors l'objet d'un démantèlement méthodique pour la récupération des matériaux dont les archives indiquent qu'ils ont servi à la construction des remparts urbains. Le site est alors nivelé et rendu aux activités agricoles.

DIS MOI DANS QUOI TU MANGES, JE TE DIRAI QUI TU ES

C'est à un voyage autour de la Méditerranée qu'invite l'exceptionnelle collection de vases issus du couvent des Dominicaines de Notre-Dame-de-Nazareth. Par son abondance, sa diversité et sa richesse, la vaisselle utilisée par cette communauté moniales permet, en effet, de recomposer les principales sources d'approvisionnement, ainsi que les goûts de l'aristocratie et des riches familles provençales au cours de la première moitié du XIV^e siècle.

La table est parée d'écuelles, de plats et de cruches aux couleurs chatoyantes où dominent le bleu de cobalt souvent rehaussé d'or, le vert et le brun de manganèse. Complexes, variées et foisonnantes, les compositions ornementales sont souvent d'inspiration islamique : décors concentriques ou radiaux, arbres de vie (Hom), motifs d'alafias, d'arabesques, d'étoiles emboîtées, végétaux, architecturaux, épigraphiques, anthropomorphes, zoomorphes...

Si une grande partie de la vaisselle est issue d'ateliers régionaux (Sainte-Barbe à Marseille, Avignon et Saint-Quentin-la-Poterie), de nombreux vases sont aussi importés d'Espagne, d'Italie, d'Afrique du Nord et de l'aire syro-égyptienne. Prépondérants, les produits espagnols représentent plus de 80 % des importations. Ils proviennent des grands centres producteurs du moment : Barcelone, Valence, Paterna et Manises, Alicante et Malaga. Du royaume d'Italie proviennent surtout des vases de Toscane et de Ligurie (Savone). Beaucoup plus rares, les produits du Maghreb (Tunisie) ou du Proche Orient sont aussi les plus beaux. Certains ont une pâte siliceuse de couleur blanche recouverte par une glaçure alcaline qui confère une brillance élevée aux décors peints au pinceau, et permet d'utiliser une riche palette de couleurs. D'autres vases, dits à « céladon », fabriqués en Syrie ou à Fustat en Egypte, imitent les productions chinoises.

Bien que la cuisine soit un domaine réservé aux productions régionales (Marseille, ateliers de Mimet, d'Uzège dans le Gard et d'Ollières dans le Var), on y trouve encore des produits importés de Catalogne, de Ligurie (Savone) et d'Algésiras. Marmites, pots, plats, poêlons, cruches, gargoulettes, amphores, écuelles constituent l'essentiel du répertoire.



De nombreux vases portent des marques de propriété. Soixante-trois motifs différents ont ainsi été dénombrés : croix parfois inscrite dans un cercle, étoile à huit branches, chevron, échelle, trident, lettres, feuilles stylisées, motifs géométriques, échelles, blasons....

Cette pratique permet d'aborder le couvent de Notre-Dame-de-Nazareth sous l'angle particulier de son histoire sociale. Elle donne un éclairage intéressant sur les modalités de la vie monastique, où se devinent des espaces privés, sur les comportements de ses occupants et sur les relations qui les animent. Ces marques trahissent, en effet, une forme d'individualisme avec l'affirmation de l'identité en qualité de propriétaire, mais aussi du rang social, comme en témoigne l'importante série des blasons recensés.

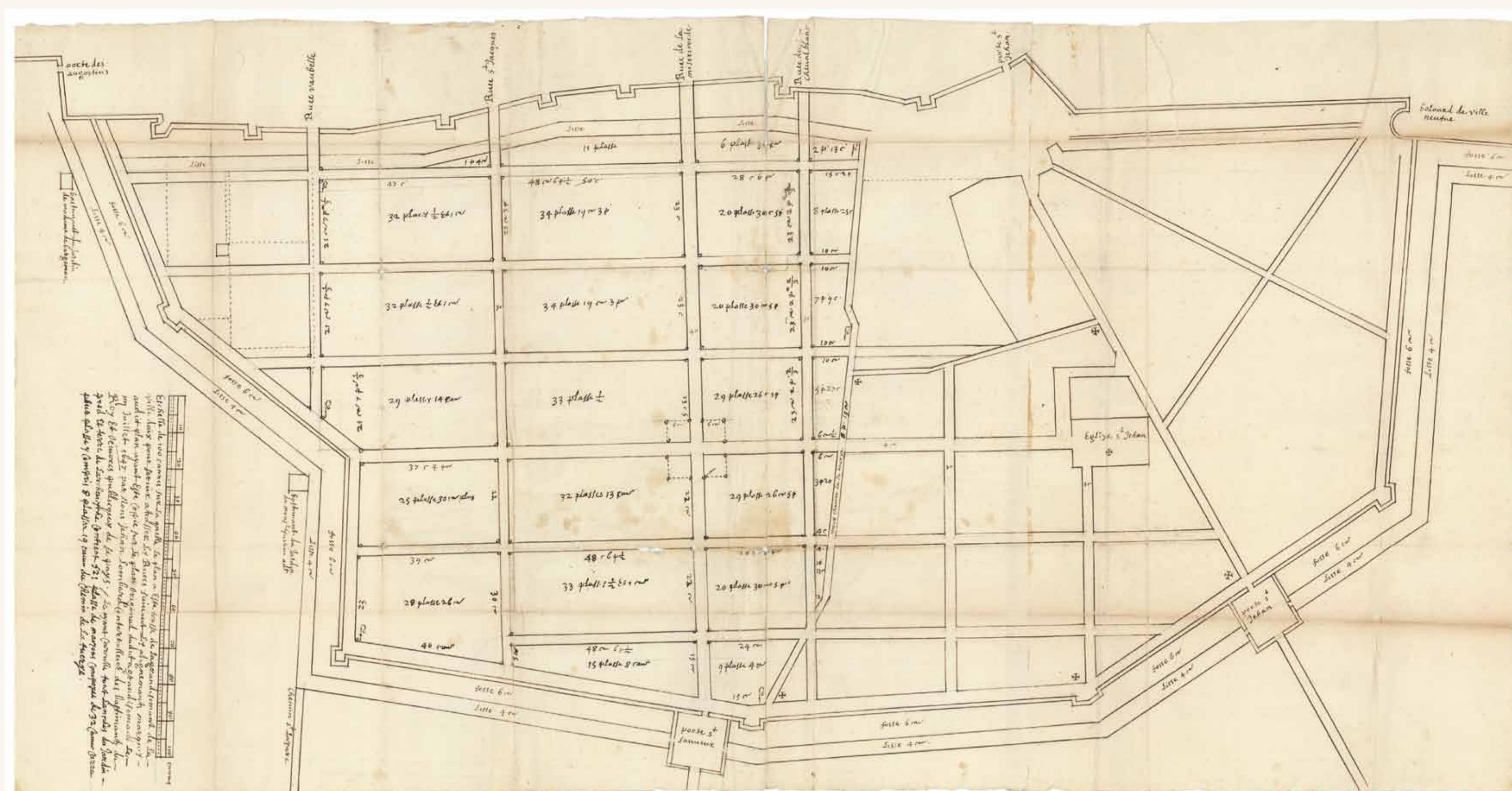
LE QUARTIER MAZARIN



Plan de la ville réalisé par Jacques Marez vers 1623. Sur cette représentation orientée à l'ouest, Villeneuve et Villeverte se distinguent par leur urbanisme orthonormé tandis que le quartier Mazarin n'a pas encore vu le jour.

À la fin du XVI^e s., la ville se développe vers le sud. Les nouveaux quartiers opposent au parcellaire contourné du Moyen Âge, leurs plans ordonnancés, soucieux des perspectives.

Ainsi en est-il de Villeneuve créé en 1583, à l'emplacement des jardins du roi, et de l'initiative de lotissement privée de Villeverte, restée toutefois inaboutie en 1605, faute de soutien municipal.

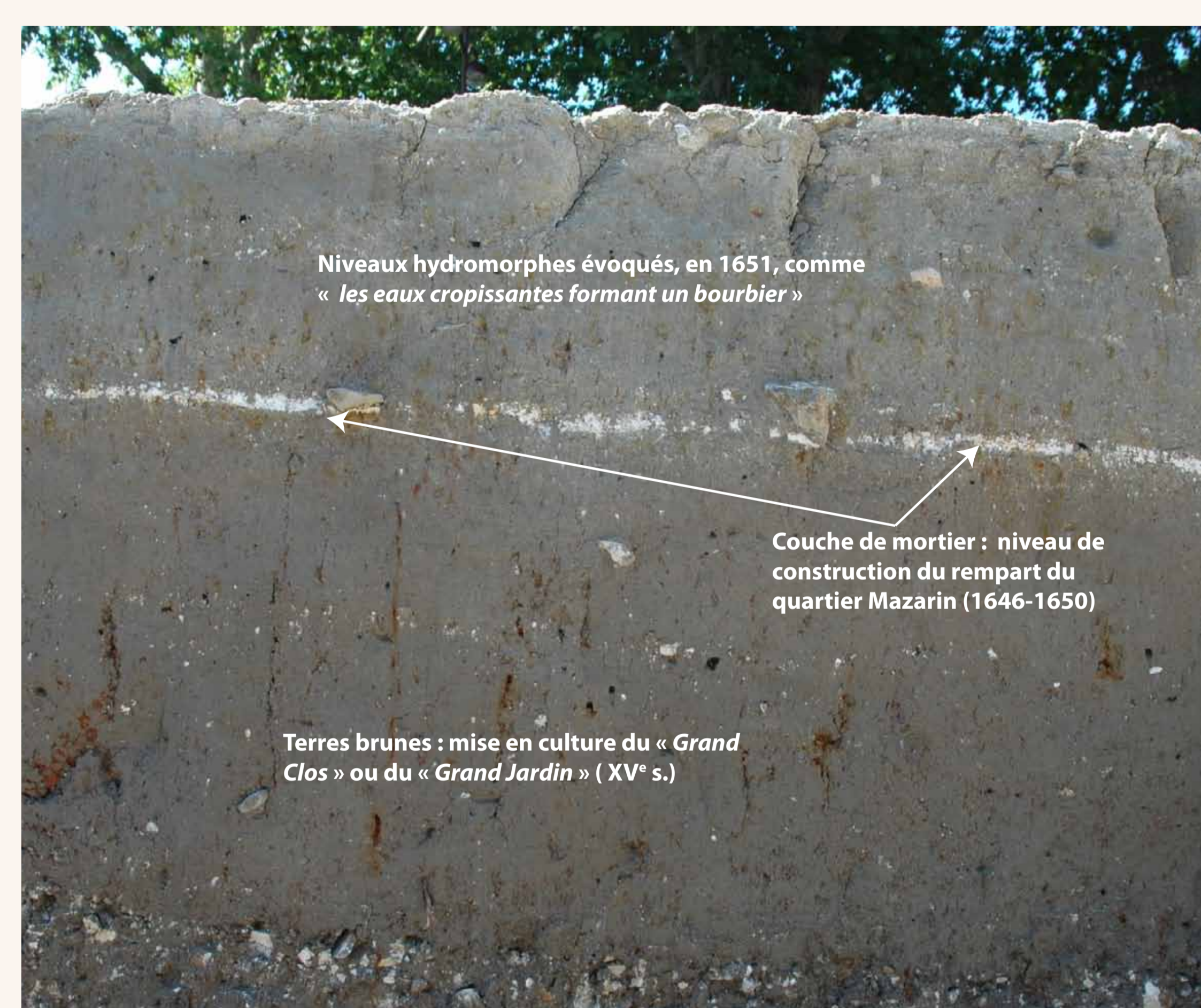
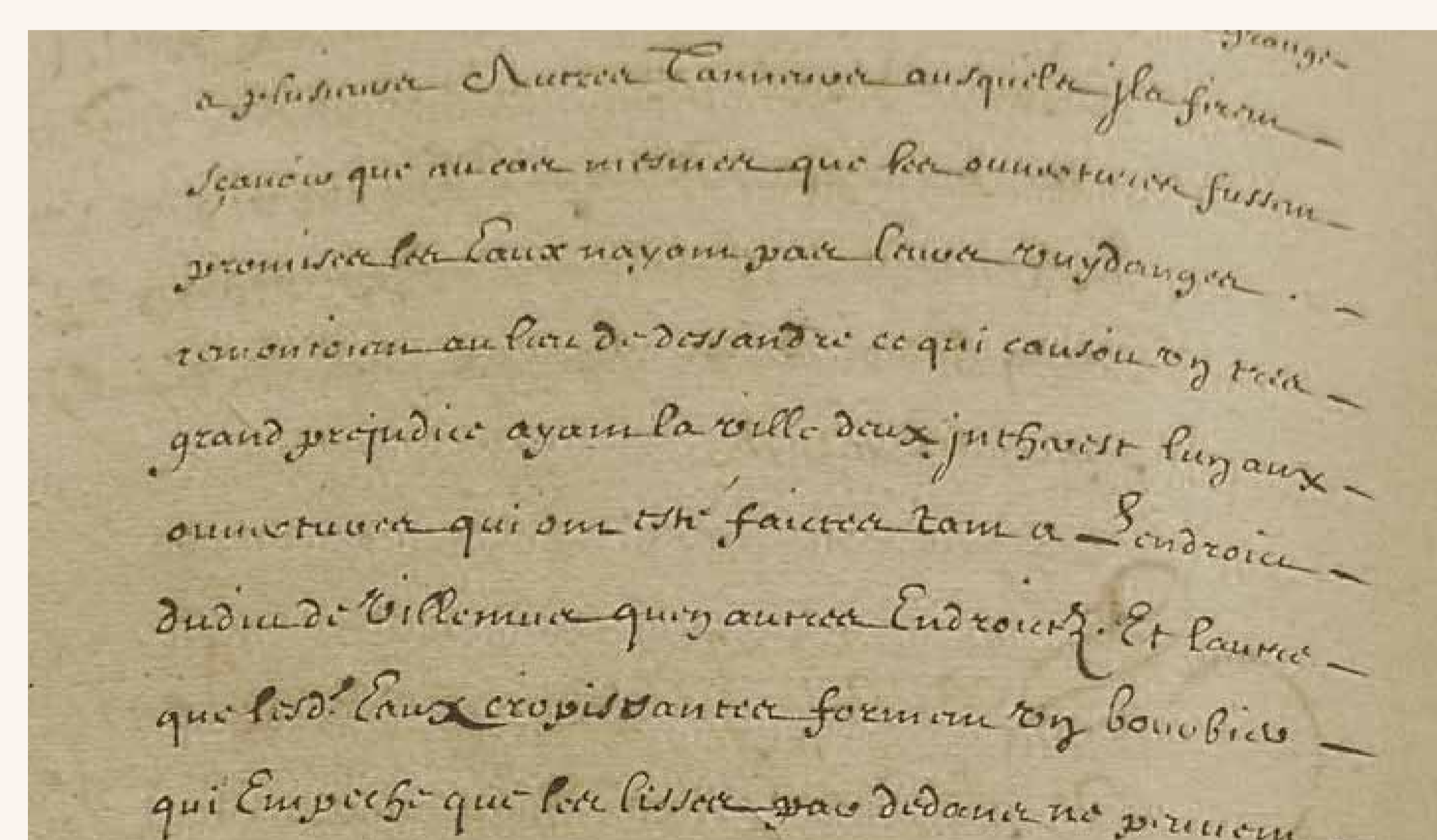


Projet de lotissement de Jean Lombard pour le quartier Mazarin (1646).

La ville Mazarine

En 1646, la création du quartier Mazarin impose sur vingt hectares, un urbanisme encore plus régulier. Sous l'impulsion de l'archevêque Michel Mazarin, frère du cardinal, et sur les plans directeurs de l'architecte Jean Lombard, sont entrepris la fortification et le lotissement de ce quartier, rendu aux cultures après l'abandon du bourg Saint-Jacques et du couvent des Dominicaines. Leur réalisation s'étalera sur plusieurs décennies.

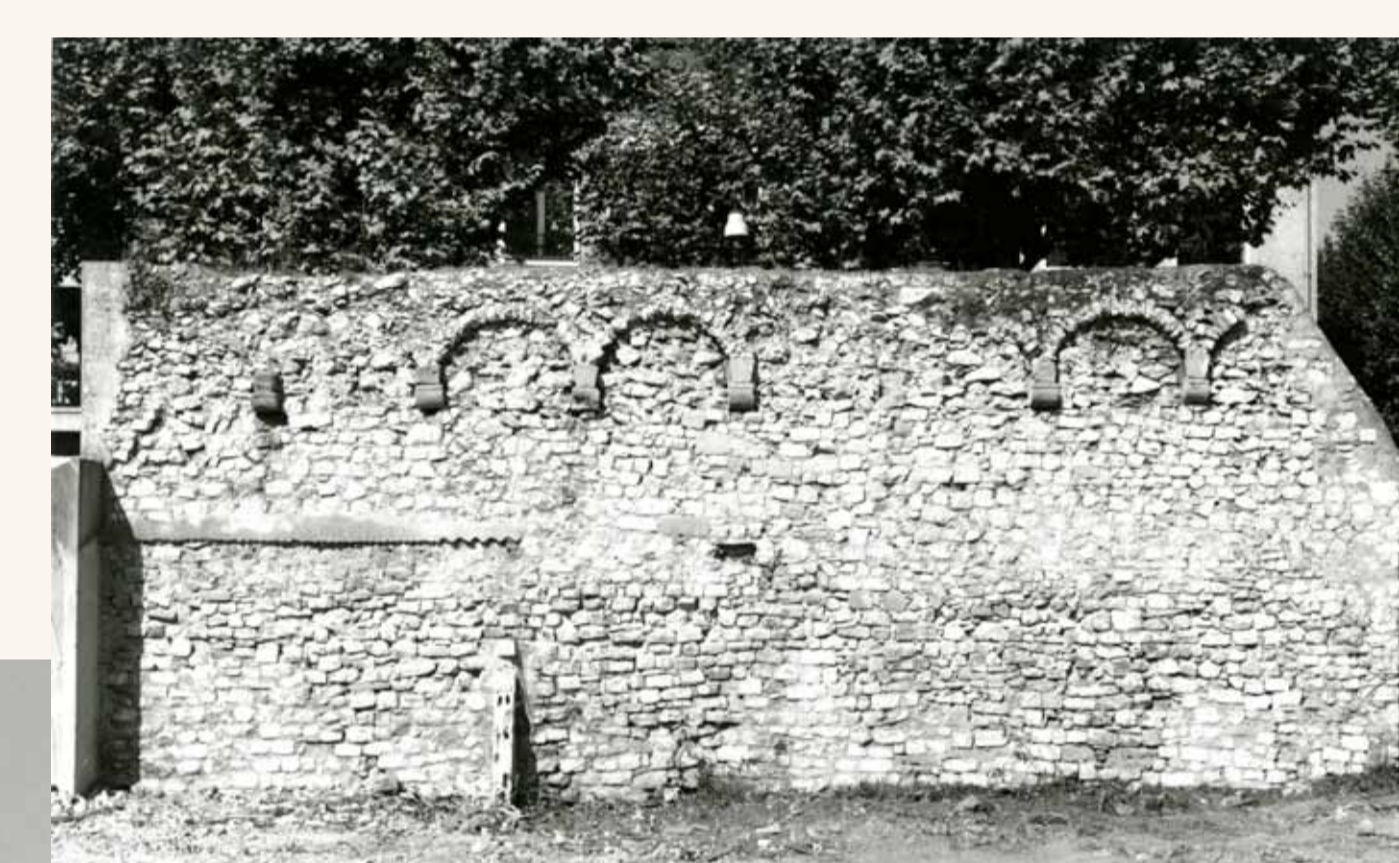
Témoignage des consuls, le 11 juillet 1651, versé à la procédure engagée par la communauté d'Aix contre l'agent de l'archevêque Mazarin (AC Aix, AA 13).



Analyse de la sédimentation du quartier Mazarin, au niveau du collège Mignet.

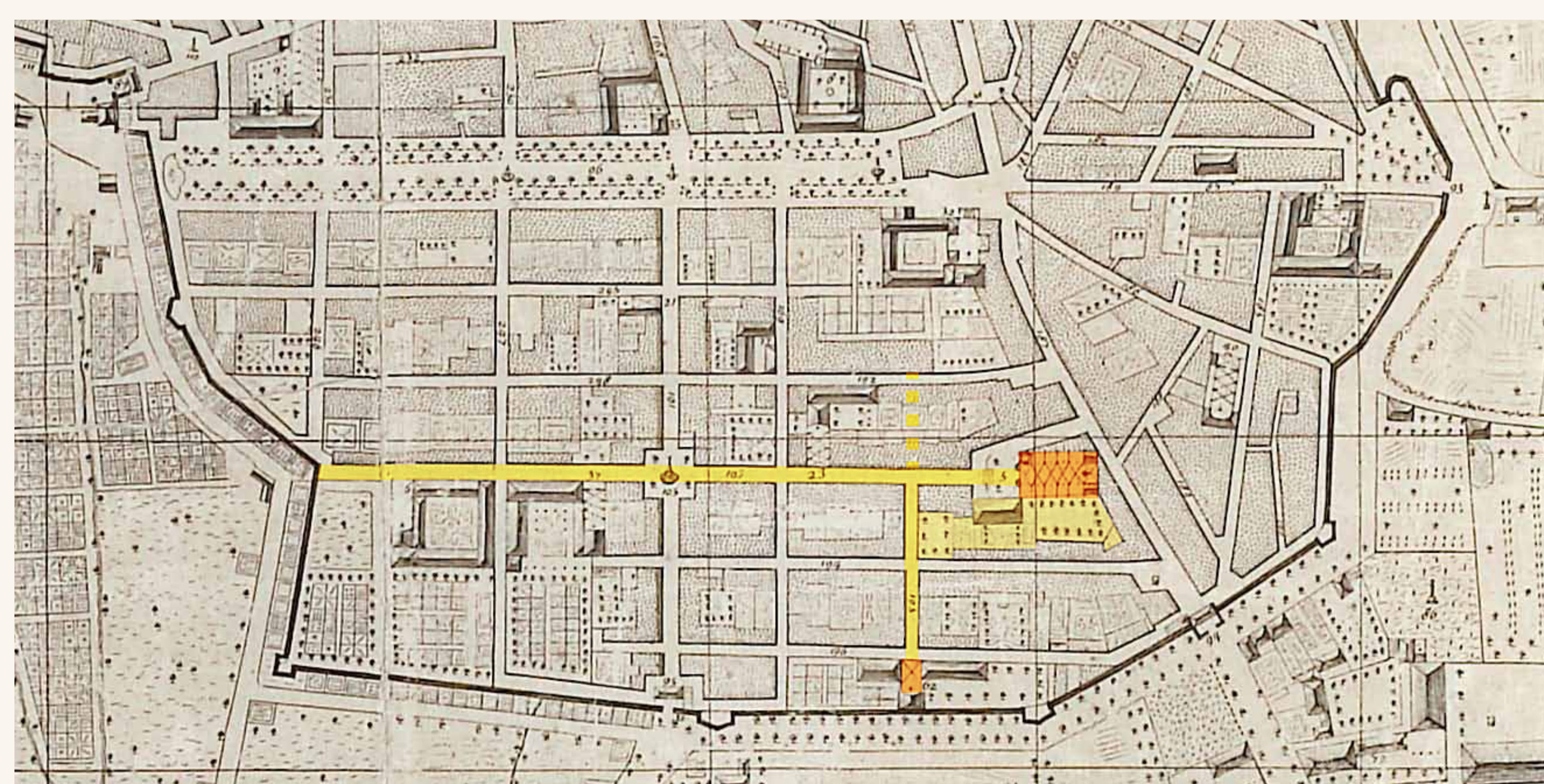
La fouille réalisée en 2007 pour l'extension du parking Mignet, a mis en évidence le niveau de construction de la fortification. Créant une retenue en aval de la vieille ville et du quartier des Tanneurs, ce puissant mur a transformé, dès les premières années, le nouveau quartier en borbier.

Nettoyé de ses cloaques, le quartier est très progressivement investi par les hôtels particuliers et les établissements religieux.



Révélatées en 1990, les portions de la fortification construite autour du quartier Mazarin dans les années 1646-1650, ont été détruites pour permettre la construction du parc de stationnement Mignet.

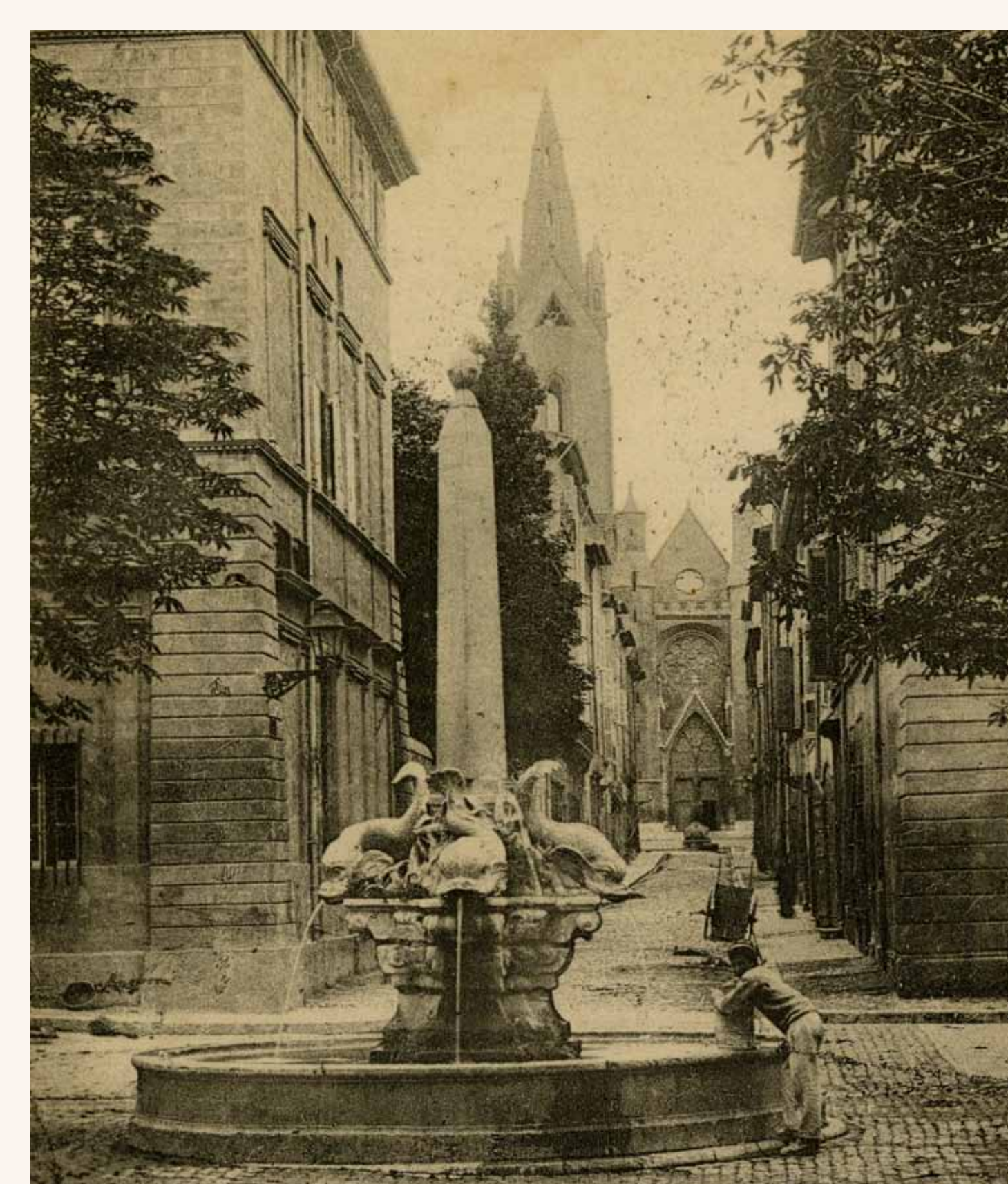
A l'est : la ville Viany



Le plan élaboré par Lombard incluait, à l'est, le bourg Saint-Jean et le prieuré alors délabré. Dès 1667, le prieur Viany mit en chantier le démantèlement de l'ancien « enclos Saint-Jean », morcelé pour répondre aux exigences du nouvel urbanisme. Promouvant le lotissement des terrains de Saint-Jean de Malte nouvellement *intra muros*, Viany exprima, ici, son sens remarquable du paysage urbain.

Le quartier Mazarin en 1741. Extrait du plan de Devoux 1741

À la perspective monumentale de la rue Cardinale, créée depuis l'actuelle place des Quatre-Dauphins jusqu'à l'église Saint-Jean, il adjoint celle, perpendiculaire, de la rue Saint-Claude (actuelle rue Peyssonnel). Viany l'imagine décorée de monuments à ses deux extrémités : au nord la chapelle que les religieuses de la Visitation doivent bâtir en bordure de la rue du Bœuf (actuelle rue Fernand-Dol), au sud la chapelle du Refuge. Au carrefour des deux rues, le schéma cruciforme imaginé par Viany devait offrir au visiteur la vision de quatre monuments scénographiquement disposés, répondant au goût des perspectives multiples si caractéristique de l'Aix baroque. Ce bel arrangement de la « Ville-Viany » ne fut pas entièrement réalisé. Si, au sud, les Dames du Refuge ont bien édifié leur chapelle entre 1706 et 1715, au nord les Visitandines abandonnèrent la rue du Bœuf et la partie nord de la rue Saint-Claude ne fut jamais percée.



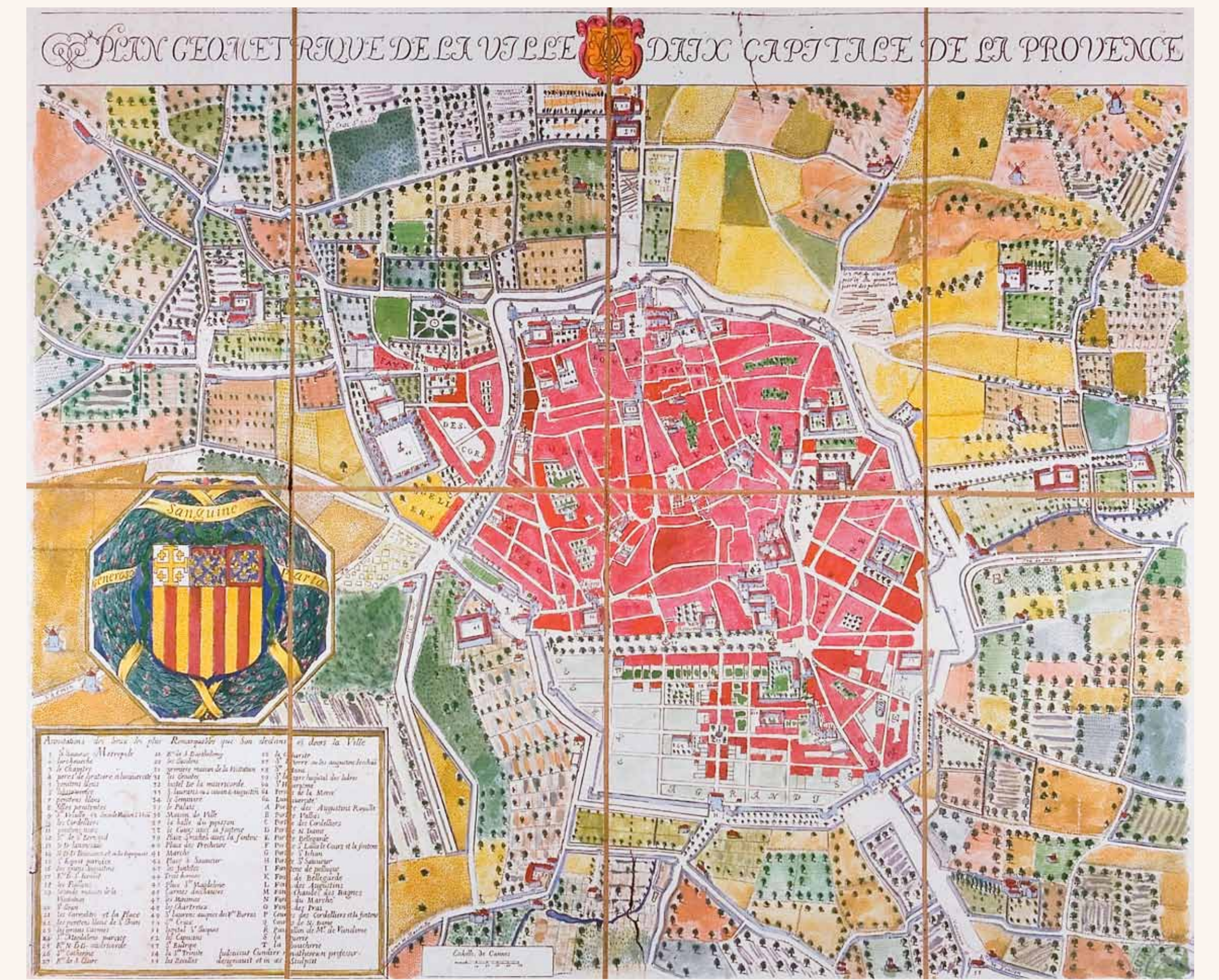
Perspective de la rue Cardinale sur le parvis de Saint-Jean de Malte.

TROIS FONDATIONS RELIGIEUSES À L'ÉPOQUE MODERNE

Avec le développement de ses fonctions administratives et judiciaires, Aix connaît, au XVIIe s. une période d'essor et d'embellissement, qu'accompagne, en ces temps de réforme catholique, la multiplication des fondations religieuses. Entre 1620 et 1660, la création d'une vingtaine de maisons renouvelle ainsi le paysage religieux tenu jusqu'alors par les cinq ordres mendiants traditionnels : Augustins, Carmes, Mineurs, Prêcheurs et Servites.

Les fouilles conduites à l'emplacement des parkings Rotonde et Mignet en 2004 et 2007, ont permis de saisir trois de ces établissements nouveaux. Aujourd'hui disparus, ils dessinent, chacun, un profil monastique spécifique.

Le lotissement des quartiers Villeverte, en 1605, Mazarin, en 1646, et la création de nouveaux faubourgs vers les Cordeliers, doublent la superficie de la ville. Ces nouveaux quartiers favorisent l'installation d'ordres religieux contemplatifs (Chartreux, Carmélites, Bernardines ...), missionnaires (Capucins, Trinitaires, Récollets, Carmes déchaussés), enseignants (Doctrinaires, Jésuites, Oratoriens, Visitandines, Ursulines ...) et hospitaliers (maison de la Charité, du Refuge).



Le couvent des Carmes déchaussés dont les vestiges mis au jour en 2004 sont ici reportés, se trouvait à la convergence des avenues actuelles Bonaparte et Verdi. Sous l'ancien régime, ce secteur était dévolu aux cultures, vergers et jardinets. Seule sa frange nord-ouest apparaît déjà gagnée par les habitations. Extrait du plan de Devoux, 1762.

Les Carmes déchaussés : un ordre mendiant réformé

Nés de la réforme des Carmes, les Carmes déchaussés s'installent à Aix, en 1647, et y fondent un couvent en 1664, hors de la porte des Augustins. La création de la place de la Rotonde les chasse de ce secteur, vers 1778.

Les dispositions de cet établissement sont connues par les plans des XVIIe et XVIIIe s. On y lit une organisation très habituelle autour d'un cloître circonscrit par l'église, au nord, et par deux ou trois corps de bâtiment sur ses autres côtés. De ce couvent, l'archéologie n'a touché que l'angle sud-ouest. Un double système de fondation, l'un puissant caractérisé par des murs de 1 m d'épaisseur, profondément fondés, et l'autre plus léger, met en lumière deux campagnes de construction.



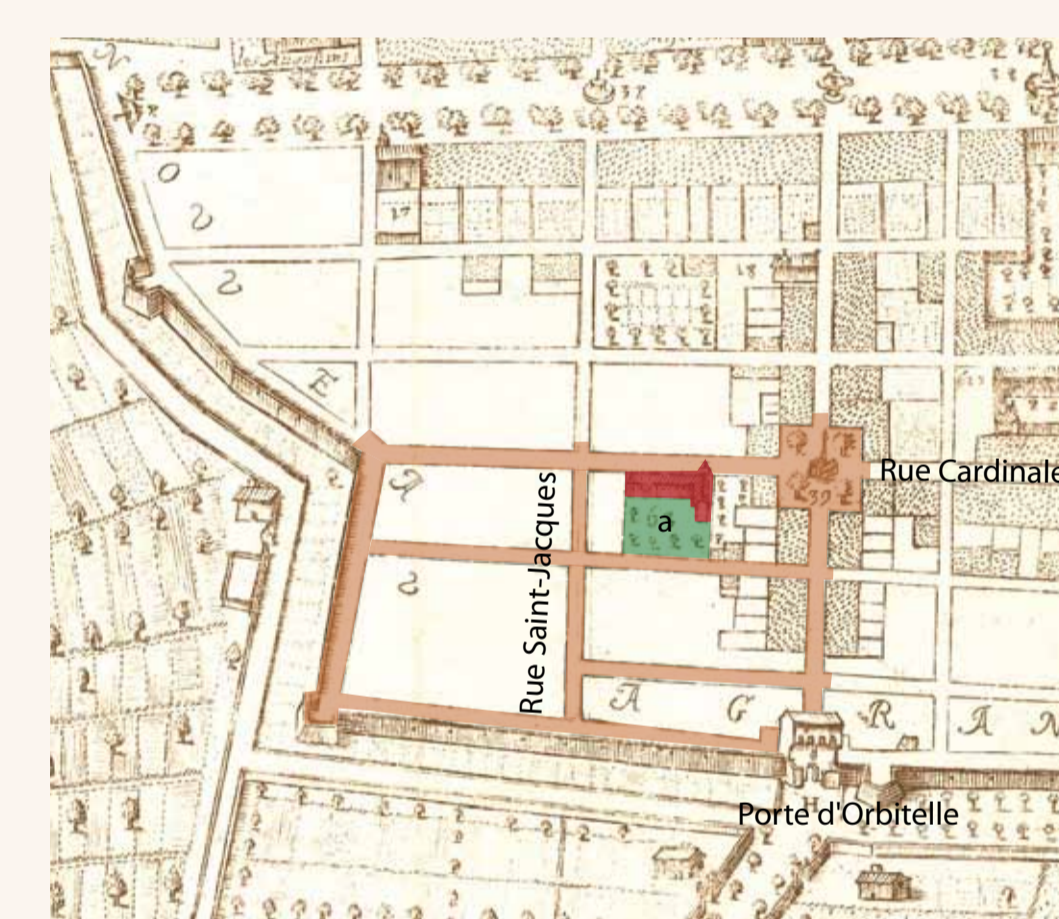
Vestiges du couvent des Carmes découverts à l'emplacement du parking Rotonde, en 2004.

Les Ursulines et l'éducation

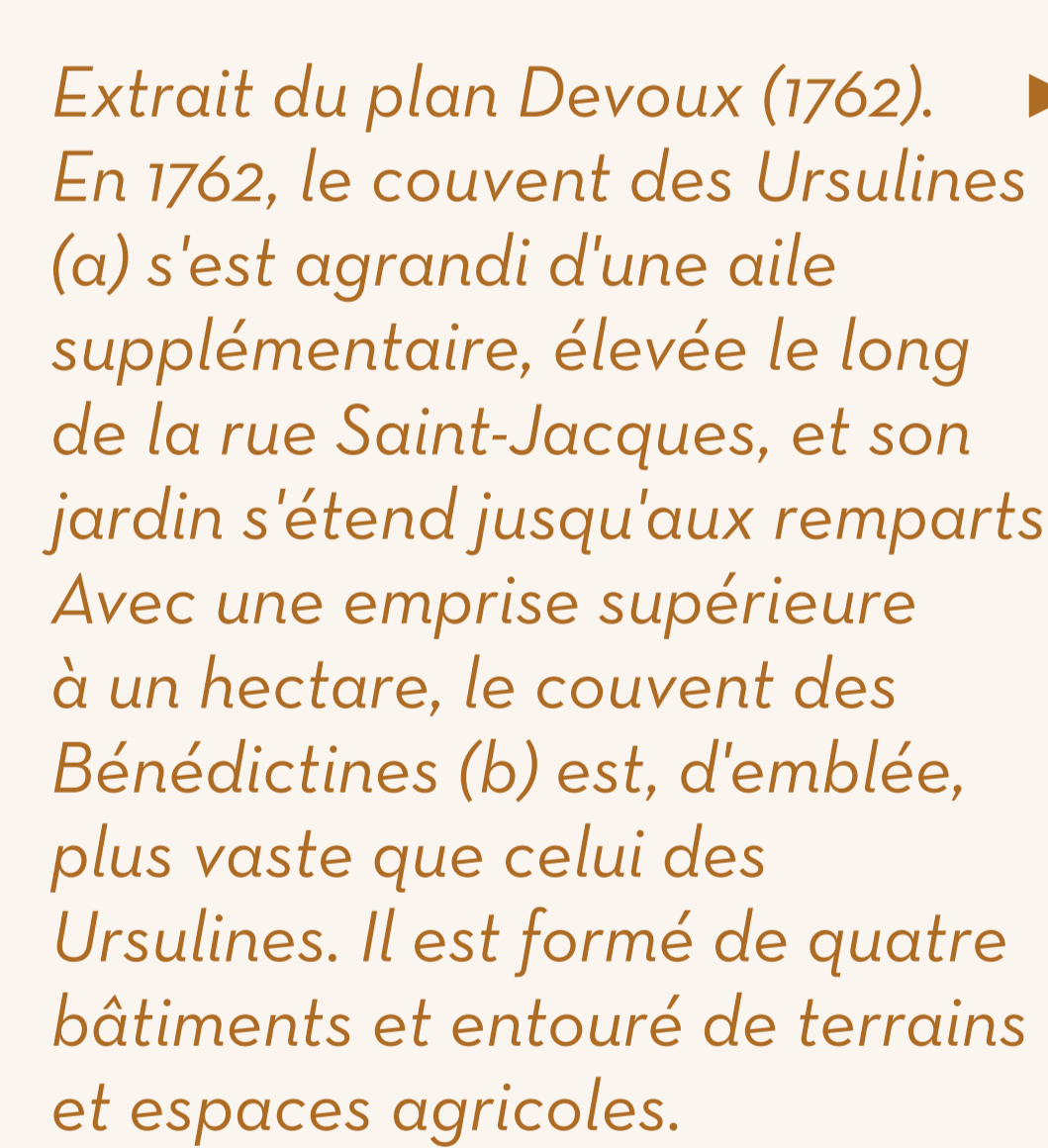
Fondé à Brescia, en 1535, l'ordre de Sainte-Ursule est principalement voué à l'éducation des filles et aux soins portés aux malades et nécessiteux. Une première congrégation s'installe à Aix au début du XVIIe s. (rue du Bon-Pasteur).

En 1666, profitant d'un emplacement encore non loti, au sein du quartier Mazarin, les Ursulines de Brignoles fondent un second couvent dont le collège Mignet occupe aujourd'hui la partie est.

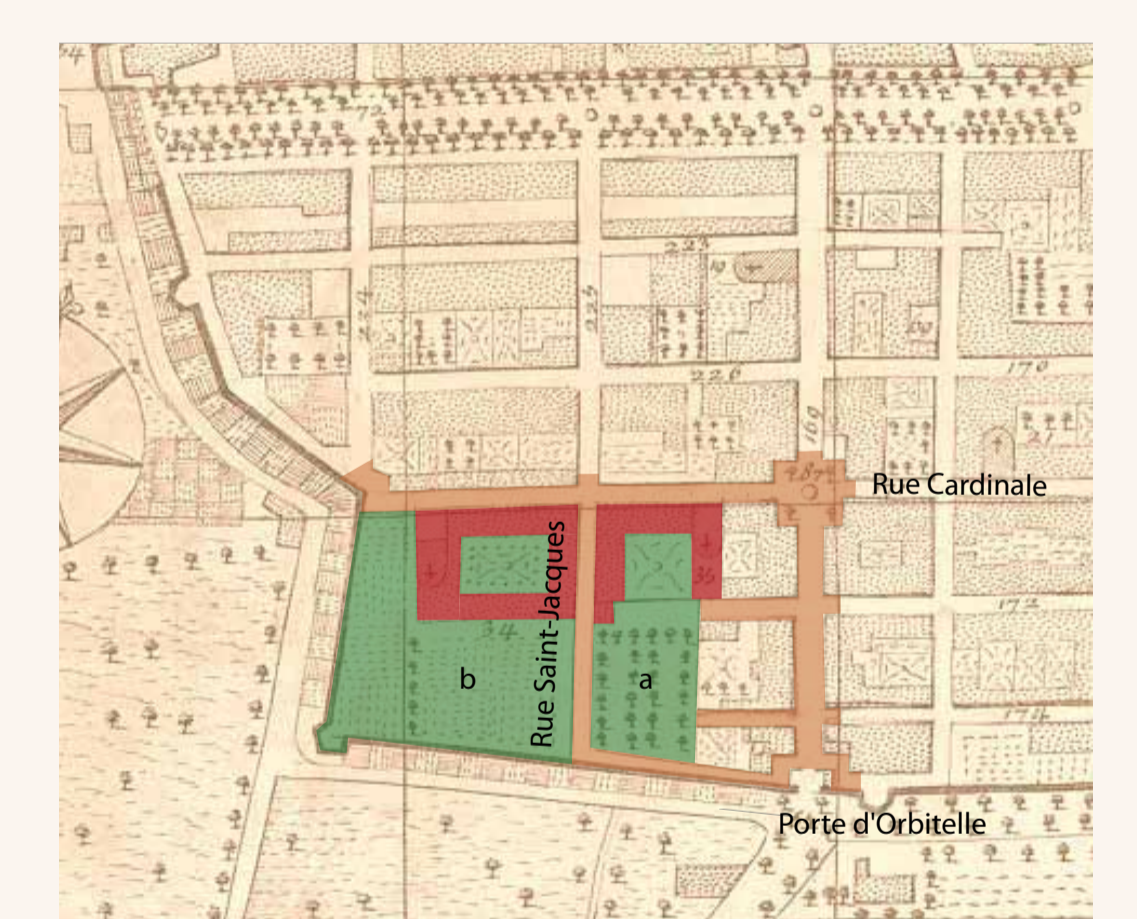
Les jardins de cet établissement ont été partiellement appréhendés, en 2007. Ils sont bordés à l'ouest, par le mur de clôture et la rue Saint-Jacques (prolongement de l'actuelle rue Cabassol).



Extrait du plan Cundier (1680). A ses débuts, le couvent des Ursulines (a) se compose d'une église et d'une aile construite le long de la rue Cardinale, où vivaient 20 à 25 moniales.



Extrait du plan Devoux (1762). En 1762, le couvent des Ursulines (a) s'est agrandi d'une aile supplémentaire, élevée le long de la rue Saint-Jacques, et son jardin s'étend jusqu'aux remparts. Avec une emprise supérieure à un hectare, le couvent des Bénédictines (b) est, d'emblée, plus vaste que celui des Ursulines. Il est formé de quatre bâtiments et entouré de terrains et espaces agricoles.



Vue de la rue Saint-Jacques bordée par les couvents des Ursulines et des Bénédictines. Fouilles liées à l'extension du parking Mignet, 2007.

Les Bénédictines ou le retour à une vie monastique contemplative

Peu attrayante, la partie sud-ouest du quartier Mazarin offre encore dans les années 1680, l'espace nécessaire à l'installation d'une communauté réformée de Bénédictines issues de l'abbaye la Celle (commune de Brignoles). Les dispositions de leur monastère élevé à l'ouest de la rue Saint-Jacques, ont été révélées, en 2001 puis en 2007, à l'occasion des travaux conduits dans l'enceinte du collège Mignet.

La fin d'un monde ...

Si l'embellissement urbain eut raison de la maison des Carmes déchaussés, c'est la Révolution qui chassa les Ursulines et les Bénédictines de leurs couvent. Vendus comme biens nationaux, les bâtiments deviennent des prisons puis un lieu d'enseignement pour les Ursulines, un dépôt d'art et une filature de coton avant d'accueillir un pensionnat de jeunes filles, pour les Bénédictines. En 1878, le couvent des Bénédictine est réuni à celui des Andrettes qui abritait, depuis 1806, le collège municipal dit Bourbon, pour recevoir le lycée Mignet.